

# La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

vendredi 18 décembre 1925

## Sommaire :

Le N'importequisme

Une prophétie de Chateaubriand

Une découverte sensationnelle pour l'histoire  
de l'Art belge

Pour le cercueil de Ladislas Reymont

Charles Benoist

Comte Gonz. de Reynold

Vicomte Charles Terlinden

Paul Cazin

Les idées et les faits : Chronique des idées : Un héros national MOTTE,  
Mgr J. Schyrgens. — Allemagne. — Irak. — Paraguay.

## La Semaine

◆ L'interpellation sur Gand-flamand a montré dans quelle atmosphère hostile s'applique, à Gand, la loi-Nolf.

M. Huysmans a pu établir très aisément, et péremptoirement, que ses nominations n'avaient qu'un but : empêcher le sabotage de la flamandisation, assurer le respect de la loi.

La loi-Nolf n'est pas viable parce qu'elle ne résout pas complètement le problème. Mais M. Huysmans a raison d'en poursuivre l'exécution. Toute autre politique au lieu de tendre à fermer la plaie dont nous souffrons l'entreferait, au grand malheur du pays.

◆ Dans le Consistoire tenu le 14 décembre, le Saint-Père, tout en rappelant les condamnations du libéralisme et du socialisme, a revendiqué les droits de la liberté.

L'Église est opposée à toute conception politique d'après laquelle la Cité, l'État se suffit pleinement à soi-même, d'où par une suite naturelle et, pour ainsi dire, nécessaire l'État est entraîné à porter atteinte aux droits des particuliers et à les absorber.»

Et voilà dénoncé, une fois de plus, le nationalisme outré.

Bruxelles : 11, Boulevard Bischoffsheim.

(Tél. : 220.50; Compte chèque postal : 489.16)

# GRANDE MAISON de BLANC

RUE MARCHÉ-AUX-POULETS

BRUXELLES

LUNDI 21 ET JOURS SUIVANTS

## NOËL-ÉTRENNES CADEAUX UTILES

COMME MAMAN Tom-pouce pour fillettes, tissu sergé, poignée haute fantaisie **19.50 et 17.90**

Élégant porte-trésor pour fillettes, cuir façon croco, 3 compartiments, glace et poignée **18.50**

Enveloppe cuir écrasé glace et bourse, deux compartiments Hors cours **39 et 29**

DERNIER Sac véritable maroquin fermoir CRI « ECLAIR » doublé moire, glace et poudrier, noir ou havane **59**

Enveloppe moire-de-soie noire, rabat plissé deux compartiments, glace et bourse, entièrement doublé cuir **59**

DERNIER Chic Tom-pouce, surah galon, jolie poignée noir et noire **65 et 55**

La Mode-Élégante parure cuir tons mode, orné motif métal. Col et parements **16.50**

Élégant bonnet du matin, toile de soie, orné dentelle et ruban, toutes nuances **19.50**

Chemise-Culotte toile de soie, orné jours mains et dentelle Binche. fraise, Nil, banane, présenté dans un joli carton. **45.00**

Gracieux Coussin, jolie tapisserie soie fan-efilé métal et cordelière or. En VELOURS impression de Lyon grande taille **19.90**  
**40.00**

Élégantes cravates à nouer pure soie pour messieurs. Le carton de trois **35 et 29**

Garniture laine tricotée blanche pour bébés, comportant une brassière, un bonnet et une paire de bas. Le carton **19.50**

Gracieux costume pour enfants, laine ciel ou rose. **23.00**

Mouchoirs batiste blanche, broderie couleurs, sujets enfants. Le carton de trois **4.90**

Pochettes linon blanc, broderie soie, couleurs assorties. Le carton de trois **8.50**

Mouchoirs batiste d'Irlande, ourlets jours et coins brodés. Le carton de six **10.90**

Mouchoirs batiste blanche, initiale brodée dans joli médaillon. Le cart. de six **13.90**

Mouchoirs batiste, ourlets jours, jolis coins broderie assortie. Le carton de six **16.50**

Garniture de table organdi PEINT A LA MAIN Le milieu de table et les 12 sous-bols **35 et 29**

Couvre-lit filet noué, entièrement brodé main. EXCEPTIONNEL **135**  
2=40 x 2=50

VOIR A NOS ÉTALAGES NOTRE GRAND CHOIX DE CADEAUX SÉLECTIONNÉS A **15-25 & 40 FRs**

## Crédit Général Liégeois

CAPITAL : SOCIÉTÉ ANONYME RÉSERVES :  
90.000.000      □ □ □      26.000.000

SUCCURSALE DE BRUXELLES :

68, Rue Royale et 35, Rue des Colonies

BUREAUX

BRUXELLES-MARITIME, 30, Place Saintelette  
VILVORDE, Rue de Louvain

□ □ □

Ne conservez pas votre argent sans lui faire produire un intérêt, même si vous en prévoyez l'emploi dans un délai prochain. Placez-le à court terme au **CRÉDIT GÉNÉRAL LIÉGEOIS**, qui bonifie actuellement :

En compte de QUINZAINE (préavis de 3 jours) . . . 5.00 %  
En compte à UN MOIS (préavis de 3 jours avant le 15) 5.00 %  
En compte de SIX MOIS (au 15 ou au 20 du mois) . . 5.25 %

Avec facilité de retrait anticipé :

1° Après le cinquième mois . . . . . 5.20 %  
2° Après le quatrième mois . . . . . 5.15 %  
3° Après le troisième mois . . . . . 5.10 %  
4° Après le deuxième mois . . . . . 5.05 %  
5° Après un mois . . . . . 5.00 %

Ces placements temporaires, très avantageux, peuvent être faits par sommes rondes : 500 francs minimum et multiples de 500 fr

## L'Italie      La Côte d'Azur L'Algérie      L'Égypte Croisières en Méditerranée

VOYAGE AUTOUR DU MONDE

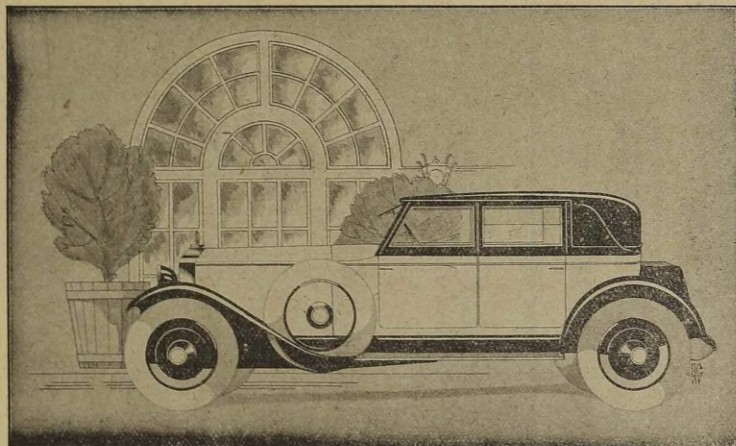
*Billet valable pendant deux ans*

Billets de chemin de fer pour tous pays  
Billets de navigation aux tarifs officiels  
Places réservées - Places de luxe

*Les meilleures combinaisons sont assurées  
et étudiées par notre département :*  
VOYAGES A FORFAIT

*Renseignements et programmes types fournis gratuitement  
sur demande*

**LE GLOBE**      avenue Louise, 3  
BRUXELLES



CARROSSERIE

## VAN DEN PLAS

Soc. An.      Bruxelles      Soc. An.

présente

sa nouvelle

Conduite Intérieure

**SPORT**

# TAPIS

BATTAGE — NETTOYAGE — TEINTURE — DÉSINFECTIION

## J<sup>N</sup> & J<sup>H</sup> TOBY FRÈRES

DIRECTION ET USINE :

TÉLÉPHONE : 324.98

2-4-6, rue Louis Hap, ETTERBEEK-BRUXELLES

**CHOCOLAT**

**D  
U  
C**

**CHOCOLAT**



**DU C ANVERS**

La

**Grande  
Marque  
Belge**



Tailleur - Couturier

- Fourreur -

CHEMISES

CRAVATES

COLS

**DUPAIX**

TÉLÉPHONE 23116

CHAPEAUX

CANNES

PARAPLUIES

*27, Rue du Fossé-aux-Loups, Bruxelles*

**DE BACKER-VAN CAMP**

**73, Rue Royale, 73, BRUXELLES**

(En face de la Colonne du Congrès) — Téléph. 275.63



OBJETS D'ART — PORCELAINES

— CRISTAUX —

VERRERIES D'ART

de  
**LALIQUE**



**CRÉDIT  
ANVERSOIS**

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital : Fr. 60,000,000

Réserves : Fr. 14,000,000

SIÈGES :

ANVERS : 36, Courte rue de l'Hôpital

BRUXELLES : 30, Avenue des Arts

175 SUCCURSALES ET AGENCES EN BELGIQUE

SIÈGES :

FILIALES :

à PARIS

20, rue de la Paix

à LUXEMBOURG

55, Boulevard Royal

**BANQUE - CHANGE - BOURSE**

## Le N'importequisme

Pour les noms à donner aux « maladies de la Démocratie ». — puisque c'est par là, par donner des noms, que commence toute médecine, — je n'ai point reculé devant « la Parlementarité » ni devant « l'Electorité ». Je n'ose pourtant pas risquer « la N'importequisme ». Deux ou trois académiciens, que j'ai consultés, ont hoché la tête. Respectons leur juste scrupule. Aussi bien s'agit-il d'un état chronique plutôt que d'un état aigu, d'une diathèse plutôt que d'une crise. Nous dirons donc « le N'importequisme », comme on dit « le rhumatisme » ou « l'arthritisme ». Il semble, on ne sait pourquoi, que la langue en soit moins écorchée.

En même temps que d'une indifférence qui va au dégoût par la lassitude, cet état morbide procède, sous certains de ses aspects ou dans quelques-unes de ses manifestations, d'un autre mal généralement connu et appelé tour à tour « l'envie démocratique », « l'ingratitude populaire », « la haine ou la défiance des supériorités », « le culte de l'incompétence », aboutissant, pour finir, à « République des camarades ». C'est, on le voit, un état très ancien, à vrai dire aussi vieux que les hommes et les peuples. Mais, dans nos sociétés, dont la fibre est plus molle et la tenue moins sévère, il s'est développé extraordinairement. Nous nous y sommes habitués assez pour ne le sentir presque plus, ne plus nous en plaindre et presque nous en rire, ainsi qu'on plaisante entre soi d'infirmités que l'on croit à la fois incurables et bénignes. Un mal si lent, si couvert, si peu mordant ne se fait sentir, ne nous arrache un cri que dans ses accès, qui sont rares, lorsqu'il atteint ou dépasse un trop haut degré. Mais l'accoutumance que nous en avons ne l'empêche pas de pousser sournoisement sa mine. En abaissant par une dépression constante le niveau du personnel gouvernemental, législatif et administratif, en envahissant un à un tous les organes de l'Etat, il détend les muscles de la nation, il en ronge les nerfs et les use, la laisse incertaine d'elle-même, désintéressée de ses affaires et de ses destinées, incapable de vouloir et d'entreprendre, prête à tout accepter ou tout supporter sans réagir. Ceux-là ou d'autres, cela ou autre chose. Aujourd'hui ou demain, ici ou ailleurs, N'importe qui, n'importe quoi, n'importe quand, n'importe où, n'importe comment. Ainsi se contracte, s'étend et se propage « le N'importequisme ».

\* \* \*

De cette troisième maladie de la Démocratie, le microbe circule du haut en bas de la République et, à la lettre, la grignote. Le « N'importequisme » a son principal foyer dans les Chambres, et

(1) Nos lecteurs nous sauront gré de reproduire le troisième article sur les *Maladies de la Démocratie* que M. Charles Benoist vient de donner à la *Revue des Deux Mondes*. Rappelons que c'est à l'obligeante courtoisie de M. René Doumic de l'Académie française, que nous devons d'avoir pu mettre sous les yeux de l'élite catholique du pays, les remarquables études de M. Benoist. Que l'aimable directeur de la plus importante des revues françaises veuille bien nous permettre de l'en remercier à nouveau.

plus précisément dans la Chambre des députés. Nul n'entre ici avec une situation faite. Tout titre antérieur ou extérieur est aboli. La vie commence au jour où l'on franchit le seuil du Palais-Bourbon. Le « passé » ne compte pas ou compte peu. Aucune spécialité ne confère l'autorité. La plupart des collègues ignorent, et le reste oublie. Chacun d'eux est comme l'homme qui passait par Avignon : « Si M. X. était ce qu'on dit qu'il est, cela se saurait ! » Même pour ceux qui savent, cela s'efface. Ils ne nient pas le mérite ou la réputation, mais ils les situent dans un autre plan. Un Barrès, par exemple, n'est point, à son arrivée, dépouillé de tout prestige, mais sa célébrité ne lui sert qu'à entourer sa tête d'un halo vague comme une gloire de vitrail. Encore, pour un Barrès, hier et avant-hier pour un Victor Hugo, pour un Lamartine, peut-on observer que les génies et les genres sont différents, qu'il n'y a pas de rapports nécessaires entre la poésie, la grande prose, l'imagination créatrice, le style et la politique.

Pour d'autres, moins illustres, mais dont la carrière, poursuivie moins loin des réalités, devrait, semble-t-il, être considérée presque comme une introduction à la vie parlementaire, on s'explique mal qu'ils soient plutôt frappés d'une sorte de suspicion professionnelle. La tribune est un lieu où il est loisible d'aborder tous les sujets, excepté ceux sur lesquels on avait pris de longue date le soin de se préparer. Un professeur de droit exposant une question de droit fleure comme un pédant qui veut faire sa leçon : il faut entendre de quelle voix les Raffin-Dugens envoient cette présomptueuse engeance « à l'Institut ! » On écoute volontiers et plus ou moins bien, tout le monde sur toute chose, mais personne en particulier sur rien de particulier. Ce serait contraire à la règle, sinon au règlement. Ce serait une entorse aux usages, si ce n'est à la civilité. Ainsi qu'il y a maintenant « un Français moyen », il y a un « député moyen ». Aucun homme n'est qualifié sur preuves pour aucun office. Révérence gardée, et sauve la noblesse de la comparaison, dans la course parlementaire, tous les partants sont rangés sur la même ligne ; on rend des points à tel jockey ; on ajoute du poids à tel autre ; autant qu'on le peut, on équilibre les charges, on égalise les chances. Il y aurait une espèce de consolation, une atténuation de regret, si, à défaut de renommée ou de notoriété, et sans l'éclat du *pedigree*, les concurrents apportaient, en dédommagement, une compétence modeste, mais certaine. C'est, malheureusement, très rare. Neuf fois sur dix, du moyen il ne sort que du médiocre. De n'importe qui, n'importe quoi.

A la racine du mal, nous retrouvons toujours l'électorat. L'élection devrait être un choix. Elle n'en est pas un. Mais, sans s'approprier, pour juger une liste de candidats, le langage sévère du radical anglais Stuart Mill parlant de « la demi-douzaine d'oranges pourries qui composent peut-être tout l'assortiment du marché local », il faut avouer que le choix est parfois difficile. Si toutes les oranges ne sont pas pourries, beaucoup ne sont pas mûres ; et souvent ce ne sont pas les meilleures qui sont le plus demandées

La vérité est que le suffrage universel les ramasse toutes en vrac et les met toutes dans le même panier. J'ai employé jadis d'autres images; j'ai dit que « le suffrage universel ne filtre pas », que « c'est un filet à prendre tout poisson ». Cette abondance de métaphores exprime un seul fait, simple et désolant. L'élection devrait être un choix, l'élection n'est pas un choix. Il arrive même que ce soit un choix à l'envers. L'acclamation populaire délivra Barabas et livra Jésus au bourreau.

\* \* \*

Voilà la Chambre réunie, les échantillons étalés sur les banquettes. La première opération qui se fait est symbolique. Il s'agit tout d'abord de former les bureaux pour l'examen des dossiers et la validation des élus proclamés. Cette opération se fait par la voie du sort, c'est-à-dire qu'elle n'est nécessairement ni juste ni injuste. Le hasard a parfois de l'esprit. On se transmet encore de législature en législature l'histoire de cet homme avisé qui « tomba » ainsi du premier bureau, et qui utilisa aussitôt cette bonne fortune, pour s'élever, par un bulletin de victoire, dans l'estime de ses électeurs patriotiquement flattés. Le deuxième acte est la constitution des Commissions. Jadis c'étaient les bureaux tirés au sort qui les nommaient après discussion. Depuis une quinzaine ou une vingtaine d'années, les Commissions, organes de la vie intérieure de la Chambre, sont désignées par les groupes, associations volontaires d'opinions semblables ou voisines, suivant un système approximativement proportionnel au nombre de leurs membres. Il peut y avoir dans le groupe échange de vues préalable, mais on s'attache surtout à satisfaire des désirs, des ambitions ou des intérêts, et en tout cas, on y a égard aux convenances personnelles au moins autant qu'aux compétences. Pourquoi M. Y. est-il de la Commission des finances? Est-ce donc un financier? On ne saurait l'affirmer, lui-même ne le prétend pas, mais il tenait beaucoup à en être, et il avait battu le rappel de ses amis.

La Commission composée, il lui faut se constituer, en se donnant un président. Alors la politique reprend ses droits et prérogatives. Il fut un temps où le maréchal Canrobert, au Sénat, expliquait, avec sa verve pittoresque, pour quelle raison il ne pouvait accepter de faire partie de la Commission de l'armée. S'il en était, disait-il, un des membres, il serait impossible qu'il ne la présidât point, lui, « le doyen des maréchaux de France et d'Europe »; mais il était également impossible qu'il la présidât, « car il était sourd ». Naïf scrupule du soldat légendaire de Zaatcha et de Gravelotte, que ses collègues lui auraient ôté en ne songeant même pas à lui pour la présidence! Un cas pareil s'était produit dans la salle à côté pour la Commission de la marine, où un amiral s'était vu écarter, au profit d'un civil qui n'avait peut-être jamais vu la mer que de la terrasse d'un Casino. Et cette intervention scandaleuse des valeurs se faisait au Sénat, qui est, ou qui était, une manière d'Académie parlementaire : que dire de ce qui se passe, et déjà se passait, à la Chambre?

Je n'ai pas à descendre très avant dans mes souvenirs pour évoquer la figure d'un certain président de Commission à qui le Ministère intéressé fournissait tout faits des rapports qu'il pouvait à peine lire, qui suait sang et eau à les déchiffrer, dont, au surplus, l'instruction générale était encore au-dessous de la préparation spéciale, et à qui, néanmoins, grandeur usurpée, un chef de gouvernement dans l'embarras ne balançait pas à confier un portefeuille destiné à être plus que jamais gonflé de la pensée et de la prose d'autrui.

Les Commissions, on le sait pour plusieurs de leurs membres, ne sont fréquentées qu'autant qu'elles sont des pépinières de ministres. Convenons qu'il pourrait y avoir là un principe d'émulation. On se signalerait par son activité, ou tout au moins par son

assiduité, dans ce fameux « travail des Commissions », si opportunément opposé à l'agitation brouillonne des séances publiques et qui sert d'excuse devant leurs électeurs à des députés quelquefois aussi peu empressés à une besogne qu'à l'autre. Ce serait vrai, je veux dire qu'il serait vrai que les Commissions sont des pépinières, — n'écrivons pas, grand Dieu! des « séminaires » de ministres, — et qu'on s'y distinguerait par son zèle jusqu'à s'y rapprocher du maroquin, si de nouveau, ici, dans la formation du Cabinet, la politique n'intervenait pas en maîtresse. Et non seulement la politique, prise au sens le plus général, ce qui est logique et légitime, mais la politique réduite à la mesure parlementaire la plus étroite; et non seulement un dosage de groupes, mais une acception et une exception de personnes. On n'aurait certes point pensé à Un Tel, si, par son humeur heureuse, sa mine hilare, sa belle santé, la poignée de mains prodigue, le verbe abondant, le tutoiement rapide, la familiarité de ses propos et de ses façons, dans les couloirs, dans la salle des Conférences où l'on expédie côte à côte la correspondance, sur les banquettes rouges du salon Casimir-Périer, devant le marbre de la buvette, il ne s'était révélé « un bon garçon », un « excellent collègue ». Bon garçon, oui, mais qui, exactement? Bien peu, passé le petit cercle des députés de son département, pourraient le dire. Et bon à quoi? Quant à cela, du haut de son socle, à travers les siècles et les régimes, le Béarnais de pierre qui, depuis la Restauration, surveille ici la lecture des journaux, lui souffle, avec un sourire engageant dans sa barbe, la formule des sages accommodements : « La violente amour que je porte à mon peuple m'a rendu tout facile et honorable. » A lui aussi, à ce bon garçon, tout est honorable et facile. « Eminemment quelconque », selon le mot qu'aimait à répéter ce vieux *scholar* de Jules Quicherat, il s'offre à une tâche « éminemment quelconque ». N'importe qui attend et accepte n'importe quoi.

\* \* \*

On l'appelle n'importe quand, pour le mettre n'importe où; il s'en tire n'importe comment. De 1871 à 1914, la République a élevé au rang consulaire plus de trois cents personnages (trois cent vingt environ). Il pourrait paraître piquant de rechercher combien, dans ce nombre, étaient préparés, par leurs antécédents, non pas à cet honneur, les honneurs étant la chose du monde à laquelle il est le plus aisé de s'adapter sans préparation, mais aux fonctions dont il était l'ornement ou la récompense. Ce serait, en réalité, long et fastidieux; toutes nos découvertes iraient à la même fin. Contentons-nous de prendre pour spécimen un seul département ministériel, un des plus récemment créés, le plus récent après le ministère du Travail, le ministère des Colonies. D'abord sous-secrétariat d'Etat, il a vu passer en vingt-cinq ans vingt-deux titulaires, qui furent (je m'arrête avant la guerre) : deux négociants; deux ingénieurs des Ponts et Chaussées, un ingénieur des Mines, trois avocats, un médecin, un directeur général de l'Enregistrement, un actuaire et égyptologue, un professeur à l'École libre des sciences politiques, trois gens de lettres, un ancien préfet, un ancien juge de paix, un ancien notaire, un ancien officier, un ancien avoué, deux députés de profession incertaine. De 1914 à 1925, la liste s'est allongée, sans que le caractère en soit changé. Et il en serait de même pour tous les autres ministères.

Remarquez, en outre, que plusieurs de ces personnages consulaires ont été deux, trois ou quatre fois consuls, comme à Rome, — quelques-uns davantage, — et que presque tous ont tenu successivement des portefeuilles différents : Colonies, Guerres, Affaires étrangères, Commerce, Finances, Instruction publique, Marine, Intérieur. Vous le savez bien, et je le sais bien : c'est en forgeant qu'on devient forgeron. Toutefois, est-ce en forgeant qu'on devient menuisier? Imitons la prudence des anciens Égyptiens qui, laissant

les vivants à leur grandeur et à leur misère, ne jugeaient leurs rois que morts. M. Tirard fut en son temps ministre de l'Agriculture et se rendit célèbre comme tel par l'admiration étonnée qu'il témoigna dans un Comice régional en présence d'un épi de maïs, objet nouveau qui le cloua sur place, loin de le faire s'enfuir. Il est vrai qu'il cumulait avec le ministère du Commerce, et que, dans la suite, il permuta pour le ministère des Finances, en y ajoutant la présidence du Conseil. De son métier, il était horloger. Dans la chaîne « doublé » des grandes utilités, il fut l'intermédiaire privilégié entre M. Duclerc et M. Sarrien. Il sembla pendant dix ans que la France ne put se passer de lui, et que, lui défaillant, elle fut à l'abandon. Le comique intense de ces sortes d'illusions ne ressort qu'à la longue. Sont-elles dissipées? En sommes-nous guéris?

A défaut d'école où l'on forme des ministres pour chaque ministère (et la meilleure école du pouvoir sera toujours l'exercice du pouvoir), il faut bien prendre les ministres où l'on peut. Il faut les prendre où il y en a. Pour ce qui est de la quantité, rassurons-nous, il y en a. Un député, à qui l'on exprimait le regret qu'il eût refusé l'entrer dans la combinaison, apaisait le chagrin de son interlocuteur par cette parole pleine de promesses : « Un de perdu, il s'en offre deux cent cinquante ! »

Mais, justement, c'est, dans l'esprit de tout homme raisonnable, la condamnation de ce régime, qu'en des circonstances comme celles où nous sommes, et dont c'est parler par euphémisme que de les traiter de temps difficiles, de temps forts, — *empi fortis*, — ou même de temps durs, il y ait tant de candidatures déclarées, tant de concours spontanés, pour des fonctions qui ne seront qu'un fardeau, une épreuve, peut-être un supplice. Une telle fureur dénote la plus singulière inconscience. Dans un pareil état des âmes, des intelligences et des mœurs, la seule chose qui soit à peu près certaine, c'est que, si l'on s'est qualifié par ses études et ses occupations pour une fonction déterminée, on n'y sera point appelé, parce que les rivaux auront pu, comme on dit, voir venir, et barrer le chemin. Peut-être sera-t-on admis à une autre, pour laquelle on n'était pas fait. Ce qui eût dû qualifier ne qualifie pas, ce qui ne devrait pas qualifier, qualifie. Je ne veux pas aller jusqu'à dire que ce qui, normalement, sainement, devrait qualifier, disqualifie. Pourtant, quand la jalousie, « l'envie démocratique » s'en mêle, « la République des camarades » préfère n'importe qui pour n'importe quoi. Les jours sont venus où l'on n'a plus la ressource de Figaro, et où l'on ne peut plus se hâter d'en rire, de peur d'être obligé d'en pleurer.

\* \* \*

Sans doute le « N'inportequisme » démocratique était en germe dans le principe démocratique d'absolue égalité. Pour éviter qu'il ne se développât aussi épidémiquement, l'article de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen sur l'égalité d'accessibilité de tous à tous les emplois eût dû s'entendre, si l'on peut ainsi dire, au sens négatif. Il devrait signifier qu'à égalité de mérite, ou plutôt à supériorité de mérite, nulle inégalité de naissance, nulle infériorité de condition ou de fortune ne pourrait empêcher aucun citoyen de s'élever à aucun emploi. Il aurait fallu introduire la réserve prudente de M. Joseph Prudhomme, esprit souvent judicieux de petit bourgeois français, pour qui tous les hommes étaient égaux, et qui ne voyait entre eux « d'autre différence que les distinctions qui les séparent ». Mais, du moment que l'on passait au positif et à l'actif, que l'on mettait l'accent sur l'égalité et que l'on effaçait ces distinctions mêmes, on déchainait la ruée des appétits, on invitait à la conquête de l'Etat, où l'on installait l'incapacité, pélemêle avec les talents, et qu'on menaçait de la ruine par le désordre et l'inertie, le gaspillage et le coulage.

Ainsi se fondait, sur des obligations réciproques, une « féodalité »

nouvelle. C'est le mot propre, et je ne l'écris pas par à peu près, comme les socialistes, par exemple, écrivent « la féodalité financière ». J'en ai, à cette place même, plus d'une fois démontré le mécanisme, dont une des maîtresses pièces, ainsi qu'à l'origine de l'autre, est la « recommandation ». Ce terme, au plein de sa force, avant qu'il fût affaibli par l'usage, traduisait le latin *commendatio*, qui résumait la formule : « *Commendo me in manus tuas*. Je me remets entre vos mains. » Il en résultait un contrat exprès ou tacite, par lequel on échangeait des services, d'un côté la protection, de l'autre, la « fidélité », avec tout ce que cette fidélité comportait de charges en des temps très rudes, dans la paix et dans la guerre. Par là s'établissait de l'un à l'autre un lien de dépendance où se trouvaient mutuellement engagés plus ou moins le protecteur et le recommandé. Toutes choses égales d'ailleurs, c'est le même lien, ou un lien semblable, qui les engage maintenant encore. Seulement, le suffrage universel, l'électorat, a retourné le nœud. Plus serré jadis du suzerain au vassal, il l'est davantage à présent du client au patron. Le bulletin de vote a fait du recommandé le maître de son protecteur. Celui-ci, qui ne peut se maintenir que par le nombre, et pour qui perdre une voix, c'est peut-être se perdre, ne lui refuse rien, court au-devant de ses désirs, lui livre ou lui abandonne tout. « Toutes les places et tout de suite ! » crie le comité au député, qui tremble et le répète comminatoirement au ministre; mais la ministre sent son portefeuille qui glisse et, à son tour, il cède. Mettons les choses au mieux : c'est, dans tous les emplois d'Etat, grands et petits, une invasion, ou, ce qui, à la longue, pénètre plus profondément, une incessante infiltration d'incompétences.

Mais cette contagion a trouvé un terrain propice; elle a été efficacement aidée par les contacts quotidiens et le couloir des couloirs parlementaires, où fleurit et fructifie « la République des camarades ». Là, chacun pour son compte comprend les nécessités de la vie, et qu'il faut bien se passer les uns aux autres quelque recommandé impropre à la fonction. Là, personne ne médit de la faveur, parce que chacun, à son heure, en joue. La faveur n'est, du reste, pas la seule source de l'incompétence. Il y a aussi son contraire, qu'on ne sait trop de quel nom appeler, jalousie, animadversion, envie démocratique, ingratitude populaire, mais qui est ingénieux et tenace comme la convoitise et la haine. Pour cette passion intéressée, l'antique adage : « Ote-toi de là, que je m'y mette » est insuffisant; elle dit, ou elle pense : « Je t'ôte de là pour m'y mettre », et elle y travaille sans relâche. Tous les régimes, dans tous les pays et dans tous les temps, les ont connues tous les deux, la faveur et l'envie; mais jusqu'ici, l'on avait cru que la faveur était plus forte dans la monarchie et que l'envie l'était plus dans les Républiques.

Ce que Montesquieu a dit du courtisan : « L'ambition dans l'oisiveté, la bassesse dans l'orgueil, le désir de s'enrichir sans travail, l'aversion pour la vérité, le mépris des devoirs du citoyen, la crainte de la vertu du Prince, l'espérance de ses faiblesses, forment le caractère du plus grand nombre de courtisans », ce tableau représente en raccourci toutes les formes de gouvernement, et la République aussi bien que la Monarchie. Il n'y a qu'un mot à changer, et à remplacer « le courtisan » par « l'arriviste ». Sénac de Meilhan a indiqué adroitement le passage de l'un à l'autre. Peu à peu « on s'est habitué à considérer moins dans les places les distinctions honorifiques que les avantages pécuniaires (1) ». Ni la nation française, ni la société française n'y ont rien gagné. Elles ont emprunté de la démocratie quelque chose de plus grossier, de plus brutal, par cela même que ce sentiment est devenu plus commun. L'ambition du courtisan, avec les moyens pervers qu'elle

(1) Sénac de Meilhan, *le Gouvernement, les mœurs et les conditions en France avant la Révolution*, avec une introduction et des notes par M. de Lescurie; Paris, Poulet-Malassis, in-16 (sans date), p. 90.

emploi, s'est enveloppée d'hypocrisie plus qu'elle ne s'est tempérée ou modérée chez l'arriviste. A l'un comme à l'autre s'applique l'amère maxime de La Rochefoucauld : « La haine que l'on porte aux faveurs n'est que l'amour de la faveur. »

\* \* \*

Dès lors qu'elles se sont réunies et qu'elles ont conspiré ensemble, l'envie faisant la place vacante et la faveur se précipitant pour s'en emparer, qu'est-ce qui leur résisterait ? Blessé en sa probité de bon travailleur, comme en sa loyauté de bon citoyen, Emile Faguet a dénoncé naguère « le culte de l'incompétence ». Mais non ; ceux mêmes qui la répandent ne la prêchent pas, ils n'en ont pas le culte. Ils ne la décrètent pas ; ils la tolèrent tout simplement, et ils l'exploitent, se bornant à sacrifier à une incompétence qui les sert une compétence qui les génère. Que ce soit funeste à l'Etat, ils ne peuvent guère l'ignorer. C'était une vérité connue déjà chez les Mérovingiens, puisque la formule de nomination d'un comte portait cette déclaration : « La bonté royale mérite surtout des éloges lorsqu'elle sait choisir entre tous les sujets ceux que distinguent leur mérite et leur vigilance. Nous ne devons confier les fonctions publiques qu'à ceux dont la fidélité et le zèle sont éprouvés. Ayant donc une connaissance certaine de ta fidélité et de ton utilité à nous servir... etc... (1) » De ce protocole naïf autant que solennel, la pratique moderne n'a retenu que « l'utilité à nous servir ». Le mérite, la vigilance et le zèle ont été relégués à l'arrière-plan. S'ils s'adjoignent à « la fidélité », entendue de la manière la plus égoïste, à « l'utilité » la plus personnellement utilitaire, tant mieux ; mais tant pis, si ces qualités considérées comme secondaires, ne se rencontrent pas ! Quant à choisir, le choix est lié par le double engagement du patron au client, du client au patron. « Nommez un tel, je veux un tel, il est mon homme. » Être l'homme de quelqu'un, ce n'est pas plus une locution vaine dans le nouveau système de féodalité que ce ne l'était dans l'ancien. Quand on est cet homme, on n'est plus un homme. Quand on est « voulu », on ne veut plus. Quand on est poussé et porté, on n'agit point, on subit. On ne songe qu'à ne pas désobéir, à ne pas déplaire, à ne pas inquiéter, à rester terré. Pas d'affaires, pas d'histoires.

« Et la peur des responsabilités », ajoutait Faguet. Il avait à la fois raison et tort de l'ajouter. Raison, parce que si, au sommet de l'Etat, règne cette peur, l'Etat en demeure inerte et désarmé. Toutes les occasions sont manquées, toutes les fautes par omissions commises. Tort, parce que si, aux divers degrés, l'incompétence se donnait librement et hardiment carrière, où irait-on ?

C'est une chance heureuse, que la peur des responsabilités lui tienne lieu de pudeur et la corrige en une certaine mesure. Maintenant même que cette peur fait frein et que, dans l'exercice de leurs fonctions, tous les fonctionnaires sont contenus par la préoccupation hallucinante de « se couvrir », les fausses notes, les faux pas, le bévues, les « gaffes » sont innombrables. Que serait-ce, s'il n'y avait pas la peur ? Elle est donc, à certains égards, bienfaisante ; elle l'est, en ce qu'elle limite la malfaisance : mais l'incompétence n'est pas, pour cela, tout à fait supprimée ; elle subsiste virtuellement, et les ravages s'en multiplient par le carré de la vitesse à laquelle, de promotion en promotion, continue de s'abaisser, sauf accident heureux, la valeur du personnel. Elle gagne peu à peu tout le corps et noue toutes les articulations. En admettant qu'il ait encore une tête, l'Etat n'a plus ni bras ni jambes. Il est, à la lettre, impotent. Son fameux char est une petite voiture. Le pis est qu'il ne cesse de s'agiter sur ses coussins, qu'il a, chaque jour davantage, la prétention de se mêler de tout, de tout savoir et de tout faire.

(1) Fustel de Coulanges, *la Monarchie française*, p. 207. Le « comte » de ce temps-là correspondait à peu près à un préfet du nôtre, qui serait aussi président de tribunal.

Si la camaraderie parlementaire est un des canaux par lesquels s'insinue le « N'importequisme », celle du « cabinet » des ministres en est un autre. La première opère dans les hautes régions, gouvernements généraux, ambassades, habits dorés ; la seconde, dans des régions inférieures (mais il y a la jeunesse et l'avenir), broderies d'argent, Conseil d'Etat, préfectures, charges de robe ou de finance. Ce n'est pas, encore une fois, qu'un séjour dans les Chambres ou le passage dans un cabinet de ministre disqualifient un candidat, mais non plus ils ne le qualifient pas. Du moins, pas par eux mêmes, pas à eux seuls. Il reste bien des choses à considérer. Ne parlons point, pour ne pas avoir l'air de faire des phrases, de la justice, mais seulement d'une aptitude moyenne, d'une préparation élémentaire à la fonction. Il ne faudrait en aucun cas que la camaraderie pût en valoir dispense. Or, on ne serait pas embarrassé de citer des exemples, encore tout frais ou non encore oubliés, où, en dehors d'elle, de la camaraderie, il n'y aurait pas eu une raison à donner ; on en citerait même où, tout au rebours, il y aurait eu plus d'un motif d'opposer un refus sec et définitif. La plupart des choix faits de la sorte ne s'imposaient pas ; beaucoup étaient discutables ; quelques uns, comme disent les médecins, « nettement contre-indiqués ». Dieu me garde d'insérer ici des portraits, même d'Egésippe, de Cimons et de Clitandres, à la mode de La Bruyère ! Egésippe, pourtant, vous vous le rappelez, c'est notre original, et il viendrait comme de cire.

« Que faire d'Egésippe qui demande un emploi ? Le mettrait-on dans les finances ou dans les troupes ? Cela est indifférent, et il faut que ce soit l'intérêt seul qui en décide, car il est aussi capable de manier de l'argent ou de dresser des comptes, que de porter les armes. « Il est propre à tout », disent ses amis, ce qui signifie toujours qu'il n'a pas plus de talent pour une chose que pour une autre, ou, en d'autres termes, qu'il n'est propre à rien. »

Nos Egéssippes, à nous, sont légions. Chacun de nos trois cents sénateurs et de nos six cents députés a les siens. Où les mettrons-nous ? Dans les protectorats ou dans les ambassades ? *Cléanthe* passait pour bon connaisseur de l'Ausonie ; on l'en a retiré pour y envoyer *Néarque*. *Néarque* la connaissait-il mieux ? « Il est propre à tout », disent ses amis, ce qui signifie qu'il ne la connaît pas moins que toute autre chose, et que, s'il échoue, à Cosmopolis, il n'est pas sûr qu'autre part il eût réussi. *Chrysargyre* a contre lui d'être un brouillon, et autre chose encore ; mais il a pour lui sa richesse : ses réceptions seront magnifiques, et il a prouvé par avance qu'il ne ménagerait pas les sacrifices. *Aber* est un soldat qui sait farder la vérité, ou du moins la taire ; proconsul de Bithynie, il a mis en six mois sa province à feu et à sang ; seulement, c'est un frère, aux yeux de qui la patrie se confond avec le parti. Mais quittons ces amusements.

« Ainsi, conclut La Bruyère, la plupart des hommes, occupés d'eux seuls dans leur jeunesse, corrompus par la paresse ou par le plaisir, croient fausement dans un âge plus avancé qu'il leur suffit d'être inutiles ou dans l'indigence, afin que la république soit engagée à les placer ou à les secourir, et ils profitent rarement de cette leçon si importante, que les hommes devraient employer les premières années de leur vie à devenir tels par leurs études et par leur travail que la république elle-même eût besoin de leur industrie et de leurs lumières, qu'ils fussent comme une pièce nécessaire à tout son édifice, et qu'elle se trouvât portée par ses propres avantages à faire leur fortune ou à l'embellir (1). »

Ce philosophe moralise à merveille. Mais si nos modernes *Egésippes* avaient l'idée de le consulter, ils ne l'écouteraient pas. N'énonce-t-il pas cette sentence : « Nous devons travailler à nous rendre très dignes de quelque emploi ; le reste ne nous regarde point, c'est l'affaire des autres » ? Comme si les autres faisaient jamais notre

(1) La Bruyère, *Du Mérite personnel*, § 10. Edition Servois, t. 1<sup>er</sup>, 2<sup>e</sup> partie p. 153.



Salle de l'UNION COLONIALE, 34, rue de Stassart, BRUXELLES

# LES GRANDES CONFÉRENCES CATHOLIQUES

SOUS LES AUSPICES DE

SON EMINENCE LE CARDINAL MERCIER

SEPTIÈME ANNÉE

*Prendront la parole cet hiver à la tribune des Grandes Conférences Catholiques*

- MONSEIGNEUR SEIPEL, ex-chancelier d'Autriche (en février),  
M. PAUL CLAUDEL, ambassadeur de France (1<sup>er</sup> décembre),  
COMTE DE SAINT-AULAIRE, ambassadeur de France (2 mars),  
M. CHARLES BENOIST, de l'Institut, ambassadeur de France (22 décembre)  
SA GRANDEUR MONSEIGNEUR GRENTE, évêque du Mans (23 février),  
LE RÉVÉREND PÈRE SANSON, prédicateur de Notre Dame (29 décembre),  
M. L'ABBÉ BERGEY, député de la Gironde (en janvier),  
MADAME DUSSANE, sociétaire de la Comédie-Française (14 décembre),  
M. LÉON DAUDET (27 janvier),  
M. LOUIS MADELIN, député des Vosges (4 janvier),  
MARQUIS MARIE DE ROUX, bâtonnier de Poitiers (12 janvier),  
M. RENÉ BENJAMIN (19 janvier),  
M. ANDRÉ BELLESSORT (17 novembre),  
M. JACQUES COPEAU, fondateur du Théâtre du Vieux-Colombier (16 février),  
M. FRÉDÉRIC LEFÈVRE (25 novembre),  
M. ANTOINE RÉDIER (8 décembre).

La sixième conférence sera donnée le MARDI 22 DÉCEMBRE, à 5 heures, par M. CHARLES BENOIST  
SUJET : *La crise du Parlementarisme.*

Prix de l'abonnement à la série des seize conférences : 95 frs. et 75 frs

La location des places se fera, comme l'année dernière, par les soins de la Maison LAUWERYS. 36, TREURENBERG,  
tous les jours (dimanches et fêtes exceptés), de 9 1/2 à 12 heures et de 2 1/2 à 5 heures.

Les Conférences paraîtront dans LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS

Secrétariat des conférences : à LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS  
11, BOULEVARD BISCHOFFSHEIM. TÉL. : 220.50

affaire! Nenni, notre affaire nous regarde; les autres ne nous sont que des instruments. Poussons-les pour qu'ils nous poussent. Qu'après avoir été toute notre étude, ce soit tout notre travail. Aussi bien le problème n'est-il pas d'être quelqu'un pour être quelque chose, mais d'être n'importe quoi, étant n'importe qui. Si maintenant il fallait commencer par tant travailler, où serait le bénéfice d'avoir fait la pure République pour les purs républicains? Les grands ancêtres l'ont affirmé : elle n'a pas besoin de savants. Pic de la Mirandole lui-même, que savait-il? Pas beaucoup plus qu'épeler l'alphabet de toutes les langues qu'il se vantait de posséder. Et l'on dit (leur succès est encourageant) que nous avons eu des ministres qui, dans leur genre, ne savaient pas lire.

A des postes moins éminents, en une lumière moins vive, le mal n'est pas moins redoutable, car, moins profond peut-être, il est plus étendu. Nous avons vu, sous un de nos derniers gouvernements, foisonner des nominations de préfets et de sous-préfets « pour ordre », qui n'avaient d'autre but que de caser des attachés de cabinet et qui, au vrai, ne créaient, par la faveur, que du désordre. Nous voyons périodiquement comme au Conseil d'Etat d'autres chefs, chefs-adjoints, sous-chefs (quoi encore?), qui, peut-être, avaient échoué naguère au concours d'admission, et qui entrent d'emblée comme maîtres des Requêtes, tandis que les lauréats de ce concours viennent à peine de passer auditeurs de première classe. Je ne dis pas que le concours soit tout, que les indications en soient infaillibles et valables à perpétuité. Je ne nie pas que l'expérience acquise, la pratique des affaires, ait un peu racheté une primitive ou scolaire insuffisance. Néanmoins, tout cela, en soi, est immoral, et, dans ses effets, est démoralisant.

\* \* \*

Certes, cela n'est pas nouveau, n'est pas un fâcheux monopole de la Démocratie. Mais, outre qu'elle y prête plus par sa nature même, le vice, chez elle, est sans correctif, la perte sans compensation. Autrefois, sous un gouvernement monarchique et dans une société aristocratique, les inconvénients étaient atténués. Il y avait une sorte de préparation indirecte, d'éducation par fréquentation et comme par imprégnation de milieu. Je l'ai fait observer, à propos d'une République morte, voilà quatre siècles, d'un mal pareil à notre mal, et où les citoyens les plus honnêtes et les plus capables se dérobaient à des honneurs qui n'étaient que des charges bourrées de tracas, hérissées d'ennuis, l'Etat tombait aux mains des incapables et des indignes. La Démocratie est une grande mangeuse d'hommes. Elle l'a toujours été. Elle l'a été partout. Il lui faudrait en être une grande productrice. Mais on dirait qu'elle y répugne ou qu'elle en a peur. Au contraire, elle en consomme énormément, en produit peu, se lasse vite des hommes mêmes qu'elle a produits. Comme il lui en faut d'autres pour remplacer ceux-là, elle se rejette, selon sa coutume, sur n'importe qui. Tout le monde aspirant à tout, personne n'est meilleur qu'un autre. C'est la faveur qui décide; notre temps, dont la mécanique a enrichi le répertoire de métaphores, proclame qu'on avance à coup de « piston ».

Assommés par ces coups de piston tout puissants, l'indifférence gagne les chefs des services, à qui il appartiendrait de choisir ou de proposer les choix. Eux-mêmes promus de cette manière, ils n'étaient d'ailleurs que trop enclins à appliquer à cette tâche si importante la loi du moindre effort. Par la force de la routine, ils s'engourdissent en une espèce d'insensibilité professionnelle. Eux aussi, pensent d'abord à « se couvrir » par la recommandation, parce que leur plus grand besoin et leur plus cher désir est d'avoir la paix. Ils font alors comme les enfants qui jouent à ce jeu qu'ils appellent « la fossette ». Etant donné une rangée de trous creusés au pied d'un mur, il s'agit de loger une bille dans chacun. Ainsi des postes et des emplois. Il s'agit de loger dans tous un fonctionnaire,

N'importe lequel dans n'importe lequel. Lorsque les trous et les cadres sont remplis, on ne regarde pas si la bille est d'ivoire, d'agate, de verre ou d'argile. Il n'y a pas de vides dans l'administration. S'il y en a dans les cervelles, et si par là le niveau se déprime, on ne s'en aperçoit qu'après. Mais, beaucoup plus vite qu'on ne le croit, les caractères se dégradent, les intelligences s'atrophient, l'Etat s'affaisse, le pays souffre.

On a dit, il y a longtemps, « que le Gouvernement français était bureaucratique ». On le disait déjà des gouvernements d'avant la Révolution. Et l'on remarquait que, « dans le perpétuel changement de ministres qui a signalé les règnes de Louis XV et Louis XVI, il était heureux pour l'Etat qu'il y eût des hommes permanents dans leurs postes, à portée de guider ces ministres éphémères, et de les prémunir contre la séduction des novateurs, l'enthousiasme et l'artifice des gens à projets » (1). Soit, tout n'était peut-être pas mauvais dans la bureaucratie, qui, par elle-même, n'était peut-être pas absolument un mal. Si la France cessait d'être gouvernée du moins serait-elle encore administrée. Mais à la condition que cette « bureaucratie » fût vraiment une « bureaucratie » et ne se remit pas entre les mains des députés, esclaves eux aussi de leurs comités et serfs de leurs électeurs.

Je n'aime pas beaucoup les personnifications caricaturales dans ce goût : « Monsieur Leparlement » et « Monsieur Lebureau ». Mais il est intéressant de voir ce que ces types sublimés pensent chacun de soi-même et l'un de l'autre. Voici quelques lignes extraites d'une brochure que, je crois, a Monsieur Lebureau pour auteur et inspirateur. « Vivant avec le rêve de devenir M. Leparlement, M. Lebureau, pour prendre patience, imite en tout M. Leparlement. Son opinion est que le monde comporte deux sortes d'individus : les malins qui profitent de toutes les occasions pour se glisser aux bons endroits, pour obtenir de l'argent et de l'avancement, et les ingénus qui prennent leurs fonctions au sérieux et qui traitent les affaires à eux confiées avec la même conscience que s'il s'agissait de leurs propres affaires. Et il faut reconnaître que trop souvent les derniers font toute leur carrière dans les emplois médiocres, alors que les premiers s'élèvent à des postes où ils recueillent à la fois les honneurs et les profits. »

Un peu plus loin : « L'Etat, qui soumet à des épreuves souvent difficiles les candidats aux emplois subalternes, néglige de s'entourer de garanties sérieuses pour la désignation des hauts fonctionnaires. Les gens au pouvoir donnent l'impression qu'ils se méfient des hommes de valeur et qu'au contraire ils ont pleine confiance dans le don d'intriguer, l'ambition d'arriver rapidement, l'habileté à se servir de ses relations, et qu'ils y voient les qualités les plus désirables pour les candidats aux emplois importants... Le fonctionnaire qui convoite une place établit ses plans de manière à faire mettre brusquement à la retraite la personnalité qu'il veut remplacer, et, par ce coup de surprise, il élimine tous les concurrents. Souvent il n'a pas d'autre titre à faire valoir que son désir de recevoir un traitement élevé et de s'étaler dans un poste en vue. Il est difficile de comprendre l'indifférence du Gouvernement et des Chambres à l'égard d'une question aussi capitale que celle du recrutement des grands chefs administratifs. Nous voyons là un manque de méthode, de discipline et de conscience, grâce auquel l'impudence des arrivistes peut se donner libre cours... De tous côtés sont embusqués des fonctionnaires qui ne doivent leur place qu'à l'incurie des pouvoirs publics, à l'étonnante indulgence que les milieux politiques professent à l'égard de l'intrigue et de... » Je supprime un dernier mot, d'une violence excessive.

Qu'y aurait-il à faire? M. Lebureau le dit en toutes lettres, et grosses lettres : « Si l'on veut que les services de l'Etat aient à leur tête des hommes compétents et aptes à commander, il faut renoncer

(1) Sénac de Meilhaun, *ouvr. cité*, p. 142-143.

à l'esprit de combinaison qui s'applique à porter aux hauts emplois des individus qu'on veut pousser, sans se préoccuper de leur savoir ou de leur moralité. » Pourquoi ne le fait-on pas? M. Lebureau accuse avec hardiesse M. Leparlement. « D'une manière générale, tous les parlementaires qui ont été ministres, ou qui désirent le devenir, tous ceux également qui ont exploré les couloirs des administrations et qui savent à quelle porte frapper pour obtenir des faveurs de l'État veulent le maintien absolu d'un système qui permet aux ministres de prendre à leur guise des décisions et aux parlementaires d'intervenir auprès d'eux au bénéfice de leurs amis et de leur clientèle... Quand ils consentent à fixer un règlement, soyez sûrs qu'ils y ont été amenés par une pression irrésistible et qu'ils se sont employés de leur mieux à n'introduire de la régularité sur un point qu'à condition de laisser, sur d'autres points, pleine latitude à l'arbitraire (1). »

Reste à savoir ce que M. Leparlement répondrait à M. Lebureau. Mais, quoi qu'il lui répondit, en se disant l'un à l'autre leurs vérités, ils ne diraient tous les deux que des vérités.

\* \* \*

Le microbe du « N'importequisme » pullule dans la Démocratie, avec une rapidité et surtout une continuité effrayantes. Il y a pour bouillon de culture cette crainte congénitale des supériorités, cette instinctive et invincible méfiance de la personnalité, qui fait que, jusqu'à la victoire, elle veut tout anonyme. Et ce sont justement ces sentiments ou ces dispositions de jalousie un peu basse qui empêchent d'en trouver le vaccin. La méfiance de la personnalité et l'aviilissement de la fonction sont corollaires l'un de l'autre, tour à tour cause et effet.

Il est évident que le remède à la domination du Nombre ne saurait être que dans l'accroissement de la qualité de l'individu. John Stuart Mill, que je ne me lasse pas de proposer pour modèle aux radicaux (ils n'en ont eu un qu'en Angleterre!) déclarait énergiquement que rien n'est plus nécessaire à la Démocratie que de se constituer une élite. Il ne disait pas, comme on pourrait le dire, une aristocratie, mais il allait jusqu'à affirmer que le progrès dépendrait, pour le peuple entier, de la distance que cette élite saurait mettre et maintenir entre elle et la foule. Sans elle, point de salut, plus de civilisation : la barbarie.

En sens opposé, il est vrai, nous avons entendu, aux temps révolutionnaires : « France, guéris-toi des individus! » Mais c'était un Prussien qui était venu de chez lui, « par amour du genre humain », donner ce conseil aux Français.

Ne le suivons pas. A la Démocratie, gouvernement lourd, qui tend à la chute par sa propre masse, il faut un contrepoids qui la remonte. A la Démocratie, gouvernement faible, il faut une plante humaine drue et forte. Elle ne s'est jamais sauvée, elle n'a jamais vécu qu'en la produisant. C'est ce que Montesquieu a voulu dire en disant que le ressort en était « la vertu », par quoi il faut comprendre à l'italienne, à la romaine, *virtudem*, la *virtù*, la « valeur ». Le malheur est qu'elle semble y redouter un péril et qu'en fait elle s'arrange pour que Démocratie égale médiocratie. Elle immole à cette phobie gloire et histoire, souvenirs et espérances, mais, du même coup, elle s'immole elle-même, car il ne suffit pas de vivre petitement pour être assuré de vivre. N'importe qui, ce n'est personne, et n'importe quoi, ce n'est rien. Mais une nation ne se gouverne pas par personne, et sa vie ne s'alimente pas de rien.

Charles BENOIST,  
de l'Institut.

## Une prophétie de Chateaubriand

« L'invasion des idées a succédé à l'invasion des barbares : la civilisation actuelle décomposée se perd en elle-même »

Si Chateaubriand vivait encore, quelles pages harmonieuses et désolées n'eût-il point écrites depuis 1917 sur les révolutions et les écroulements dont nous fûmes les témoins, les victimes peut-être, car il avait le goût des ruines et de la mort? Lorsque, l'automne dernier, j'étais dans les places et les parcs de Vienne; lorsque je visitais le Hoibourg vide et immense, comme un Vatican sans pontife, et Schœnbrunn envahi par les prolétaires; lorsque, dans la crypte des capucins, je lisais sur les sarcophages impériaux les inscriptions latines, je songeais à tous ces grands lieux communs que Chateaubriand eût revêtus d'images splendides comme des couchers de soleil, dans cette prose musicale où des fragments d'alexandrins reviennent sans cesse, tels des trophées épars ou des sceptres brisés. La chute des grandeurs et l'abaissement des puissances, l'agonie des régimes et la nuit des époques, nul spectacle n'est plus mélancolique et, sous la pourpre déchirée, ne révèle plus tragiquement le néant des gloires impériales, des ambitions politiques et des agitations populaires. L'ordre et la paix sont les deux seuls besoins primordiaux des hommes : il faudrait être assez sage pour leur sacrifier les jalousies sociales, les théories et même les illusions.

\* \* \*

Car, depuis dix années, nous assistons à bien des faillites qui auraient dû nous enlever des illusions, nous ramener à plus de sens commun et de réalisme dans nos idées politiques. Elles nous démontrent, en effet, à quelles catastrophes peut-être irrémédiables, ne manque pas de conduire l'esprit doctrinaire, quelle que soit la forme dont il s'affuble. Car c'est être doctrinaire que de se croire une race élue, supérieure à toutes les autres, en droit par conséquent de s'arroger par la force l'empire du monde : ce fut l'erreur de l'impérialisme allemand dont la source est une mauvaise philosophie, nuageuse et panthéiste. C'est être doctrinaire encore que de vouloir imposer, par le moyen de la lutte des classes, le communisme, que de vouloir tout détruire pour tout reconstruire et, pour le triomphe d'une théorie, contraindre les faits, opprimer les hommes : ce fut l'erreur de la révolution russe, laquelle n'est pas autre chose qu'un socialisme conséquent et pressé. C'est être doctrinaire enfin que d'avoir une trop grande confiance en la nature humaine, de traiter l'homme comme s'il était un pur esprit, d'adorer comme des idoles des mots qu'on écrit par des majuscules et dont on ne comprend plus le sens : ce fut l'erreur de la démocratie et du libéralisme. De ces trois hérésies politiques, la première a provoqué et perdu la guerre, la seconde a rejeté dans la barbarie un empire vaste comme un continent, mais la troisième révèle chaque jour plus d'impuissance à gagner la paix, c'est-à-dire à rétablir l'ordre et la sécurité.

(1) Justin, *Monsieur Lebureau et Monsieur Leparlement*. Éditions Bossard, 1919, p. 18-28, 29, 57, 64-65, 75, etc.

Chateaubriand avait prévu tout cela dans sa conclusion des *Mémoires d'Outre-Tombe* : « Le vieil ordre européen expire, écrivait-il. Il n'existe plus rien : autorité de l'expérience et de l'âge, naissance ou génie, talent ou vertu, tout est nié; quelques individus gravissent au sommet des ruines, se proclament géants et roulent en bas, pygmées .. Des multitudes sans noms s'agitent sans savoir pourquoi, comme les associations populaires du moyen âge : troupeaux affamés qui ne reconnaissent point le berger, qui courent de la plaine à la montagne et de la montagne à la plaine, dédaignant l'expérience des pâtres durcis au vent et au soleil. Dans la vie de la cité tout est transitoire : la religion et la morale cessent d'être admises, ou chacun les interprète à sa façon.

» L'invasion des idées a succédé à l'invasion des barbares; la civilisation actuelle décomposée se perd en elle-même; à mesure que l'instruction descend dans les classes inférieures, celles-ci découvrent la plaie secrète qui ronge l'ordre social irrégulier. La trop grande disproportion des conditions et des fortunes a pu se supporter tant qu'elle a été cachée; mais aussitôt que cette disproportion a été généralement aperçue le coup mortel a été porté... Si le sens moral se développait en raison du développement de l'intelligence, il y aurait contrepoids et l'humanité grandirait sans danger, mais il arrive tout le contraire : la perception du bien et du mal s'obscurcit à mesure que l'intelligence s'éclaire; la conscience se rétrécit à mesure que les idées s'élargissent. Oui, la société périra; la liberté, qui pouvait sauver le monde, ne marchera pas, faute de s'appuyer à la religion; l'ordre, qui pouvait maintenir la régularité, ne s'établira pas solidement, parce que l'anarchie des idées le combat...

» Le monde actuel, le monde sans autorité consacrée, semble placé entre deux impossibilités : l'impossibilité du passé, l'impossibilité de l'avenir... La folie du moment est d'arriver à l'unité des peuples et de ne faire qu'un seul homme de l'espèce entière... Comme dans ces boues où trempent aujourd'hui des malades pour se soulager, on barboterait dans une fange indivise à l'état de reptiles pacifiques. »

Je ne crois pas à la mort de la société, mais je crois à la mort d'un régime. Déjà, nous assistons à son agonie. Il a disparu de trois grands pays : la Russie, l'Italie, l'Espagne. Hors d'Europe, il se transplante, comme un exilé, chez les barbares qui sont en train de l'armer contre nous, afin de nous expulser et de nous détruire. Le jour où le monde musulman, le monde hindou, le monde chinois seraient des démocraties organisées, c'est-à-dire des nations armées, ce jour-là pourrait marquer la fin de l'Europe. Mais il est d'autres symptômes, et ils crévent, comme on dit, les yeux :

Tout régime périt par l'exagération de ses propres principes. Or ces principes s'exagèrent dès qu'ils deviennent absolus. Sitôt qu'un régime quelconque se figure qu'il est non seulement supérieur à toutes les autres formes de gouvernement, mais encore la seule forme de gouvernement parfaite et possible, on peut dire qu'il est atteint d'artériosclérose et voué à une prompte décrépitude. C'est alors qu'il devient tyrannique — pour ainsi dire sans le savoir, presque avec naïveté : ne se croit-il point, en effet, l'incarnation de la vérité politique, et la vérité ne doit-elle pas être

intolérante à l'égard de l'erreur, ne fût-ce que pour le bien des hommes? Mais comment se manifeste cette tyrannie? Comme toujours, par des atteintes aux libertés personnelles. En vain augmentera-t-on les droits politiques : qu'importe à l'électeur d'avoir, comme en Suisse, le droit de référendum et d'initiative, celui de voter sur des corrections de ruisseaux ou sur des traités de politique étrangère, celui d'élire son gouvernement, son juge de paix ou son taupier, s'il ne peut plus disposer de ses biens, s'il n'est plus le maître d'élever ses enfants selon ses principes, si sa vie privée est livrée à l'inquisition tracassière de la bureaucratie? Il comparera ses bulletins de vote aux feuilles d'impôts, et trouvera que ceux-là pèsent beaucoup moins que ceux-ci.

Ce que l'absolutisme fut pour l'ancien régime, l'étatisme risque de l'être pour la démocratie. A la fin du dix-huitième siècle, la monarchie était devenue mystique en se laïcisant, prétendait à gouverner les esprits autant que les corps. « Sire, disait Villeroi à Louis XV enfant, tout ce peuple est à vous. » « Démocratie, Etat, disent aujourd'hui les politiciens, tout ce peuple est à toi : dispose de ses biens comme tu le veux. » Cela conduit à des révolutions.

\* \*

Pourquoi et comment? Parce qu'il y a les finances. Lorsqu'un régime devient oppressif, les gens perdent la confiance, le respect et l'amour qu'ils avaient en lui; les gens se défendent et ne veulent plus payer. Grâce, en effet, à un système d'impôts qui est une spoliation légale, le régime est en train de détruire les richesses individuelles et nationales, mais sans parvenir à s'enrichir lui-même. Un régime absolu, oppressif, est toujours dépensier et coûteux, et il l'est à un moment où il faudrait fonctionner à bon compte et faire des économies. Mettez-le en présence d'une crise financière : il sera toujours incapable de la résoudre. De cette crise, il ne sera peut-être pas responsable, mais on le rendra responsable, et cela suffira, car, aux yeux du peuple, un gouvernement est toujours responsable de la situation générale. « Il pleut toujours : quel sale gouvernement ! » disait M. Prudhomme.

Absolu dans ses principes, mystique dans sa conception, tyrannique dans ses actes à l'égard des individus, un tel régime est pourtant d'une faiblesse extrême dans ses rapports avec l'opinion et les groupes. Car, les moyens financiers lui faisant de plus en plus défaut, il est de plus en plus réduit à l'impuissance. Or, un despote impuissant est à la merci d'une révolte de sérail. Et que peut un gouvernement d'opinion, dès l'heure où l'opinion se retourne contre lui? Mais qu'est-ce que l'opinion, sinon une minorité qui sait parler, se faire entendre, qui est fortement organisée, se trouve au bon endroit lorsqu'il faut agir?

\* \*

La démocratie, partout en Europe, court de très grands dangers, et c'est elle-même qui en est responsable : ils sont les effets des vices intérieurs qui la rongent, des excès qui l'affaiblissent, des erreurs de doctrine qui l'ont fait dévier. Il s'agit, pour elle, de se réformer, s'il en est encore temps, mais il est cruel de constater que cette réforme ne sera pos-

sible que par des mesures antidémocratiques : par un retour à l'autorité. Si la démocratie ne parvient point à se réformer soi-même, elle sera remplacée, sans doute violemment, par un autre régime qui, de droite ou de gauche, sera sa négation : l'Italie et la Russie sont là pour nous apprendre qu'il s'agit d'une immédiate possibilité. Pour ne point se rendre à cette évidence, il faut être aveugle-né. Malheureusement, combien d'aveugles-nés dans combien de pays tiennent le gouvernail !

GONZAGUE DE REYNOLD,  
professeur à l'Université de Berne,  
membre suisse à la Commission de Coopération  
intellectuelle à la S. D. N.

## Une découverte sensationnelle pour l'histoire de l'Art belge

### L'ÉCOLE GANTOISE PRÉÉYCKIENNE.

Bien souvent les critiques et les historiens de notre art du XV<sup>e</sup> siècle ont exprimé leur étonnement au sujet de la soudaine apparition, en 1432, d'un chef-d'œuvre aussi parfait que le merveilleux retable de l'Adoration de l'Agneau. Jusqu'en ces derniers temps, l'éclosion du génie des frères Van Eyck, dans lesquels on se plaisait à voir les sublimes fondateurs de la peinture flamande, semblait un phénomène miraculeux et inexplicable. Lorsque l'on comparait au fameux retable de Saint-Bavon, à ce chef-d'œuvre entre les chefs-d'œuvre, les rares peintures conservées de l'époque immédiatement antérieure, telles que, à Bruges, le *Calvaire de la Corporation des Tanneurs*, peint vers 1400, et, à Ypres, la *Madone d'Yolande Belle*, datant des premières années du XV<sup>e</sup> siècle, on demeurait confondu et l'on pouvait croire à un phénomène extraordinaire de génération spontanée.

C'était une profonde erreur. La génération spontanée n'existe pas plus dans l'art que dans la nature. Quelles que soient l'originalité et la puissance du génie d'un peintre, il n'arrive jamais à réaliser, au degré où on les constate dans l'Adoration de l'Agneau, la merveilleuse liaison des parties, la splendeur de l'effet, l'harmonieuse richesse des tonalités et l'inflexible conscience dont cet ensemble unique fait preuve. Il est impossible de réunir d'une façon aussi complète toutes les qualités du grand artiste créateur et du technicien impeccable, si l'on n'y est pas arrivé par la longue étude de modèles, moins parfaits peut-être, mais dont les défauts même, en se révélant à un esprit bien équilibré et épris des conceptions les plus hautes de la beauté plastique, pousseront celui-ci à s'efforcer de faire mieux concevoir et réaliser des chefs-d'œuvre.

L'énigme restait troublante. De tout le XIV<sup>e</sup> siècle gantois, on ne connaissait pas un seul tableau qui annonçât la splendeur artistique sans précédent qui allait briller au début du XV<sup>e</sup> siècle. Il y avait bien les archives qui nous révélaient l'existence de peintres gantois contemporains des Artevelde, mais, le plus souvent, ces documents ne contenaient que des noms, avec parfois de sommaires indications de commandes ou des mentions trop vagues pour permettre la moindre identification. Or, dans l'histoire de l'art, les sources d'archives ne peuvent jouer qu'un rôle secondaire, c'est sur l'étude directe de la source monumentale, du tableau, de la sculpture, qu'elle doit s'édifier. Une indication d'archive peut

parfois aider à identifier une œuvre d'art, mais elle est toujours insuffisante pour permettre d'en apprécier le style ou la valeur. Ce qui compliquait encore les recherches c'est que, vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, un journaliste-archéologue besogneux, du nom de Schellinckx, avait, dans un but de lucre, altéré, pour pouvoir en tirer meilleur prix, le registre authentique de la corporation des peintres gantois, commencé en 1575, et y avait ajouté, pour les XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, une nomenclature fantaisiste d'artistes, remontant aux années 1338 et 1339.

Mais, comme œuvres gantoises annonçant l'œuvre géniale et triomphante des van Eyck, rien ne pouvait servir de terme de base ou de comparaison. On en restait réduit à croire que les peintres dont parlaient les documents authentiques d'archives n'étaient que d'honnêtes praticiens dont l'œuvre n'avait pas laissé de traces durables et que, comme l'écrivait Fromentin, l'Adoration de l'Agneau était née « au milieu des balbutiements ».

Déjà cependant, M. Fierens-Gevaert avait, dans une étude consacrée à la *Renaissance septentrionale* et aux premiers maîtres des Flandres, démontré que l'art des van Eyck se rattachait à un vaste mouvement d'ensemble, semblable à celui que l'on constate au XIV<sup>e</sup> siècle en Italie. Mais, si l'on excepte les productions de Claus Sluter et de quelques miniaturistes, les œuvres sur lesquelles il basait sa démonstration étaient d'une valeur tellement inférieure à celle des deux illustres frères, qu'elles ne nous apprenaient pas grand'chose au sujet de la formation artistique de ceux-ci. Du reste, l'érudit conservateur du Musée des Beaux-Arts ne citait dans son ouvrage aucun précurseur pouvant se rattacher à une école spécifiquement gantoise.

Il résultait de cet ensemble de circonstances que, si les écoles primitives de Bruges, de Tournay, de Bruxelles et d'Anvers avaient trouvé des historiens, nous ne possédions encore aucune étude relative à la peinture du XIV<sup>e</sup> siècle à Gand.

Pour les périodes antérieures, les œuvres d'art ne faisaient pas défaut et prouvaient que, dans la vieille métropole flamande, toutes les expressions de la beauté plastique s'étaient épanouies aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles. Les peintures murales, découvertes dans le réfectoire de l'abbaye de Saint-Bavon, sont avec celles de Liège, les plus anciennes de toute l'Europe septentrionale. Le linteau du XII<sup>e</sup> siècle reproduisant les scènes de la vie de saint Amand et les œuvres des tombiers et des graveurs de sceaux gantois prouvent que, dès cette époque éloignée, la sculpture ne le cédait en rien à la peinture. Tout récemment encore, la découverte, sous le crépissage des murs de la grande salle du couvent de la Biloque, d'une peinture à l'huile représentant la *Sainte Cène*, avec un sentiment mystique et une sûreté de main que plus de deux siècles plus tard Léonard de Vinci lui-même ne devait pas dépasser, montrait le degré atteint par la peinture gantoise à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle.

Mais, en dehors de ces fresques, on ne trouvait pas une seule peinture antérieure à l'Adoration de l'Agneau. Toutes les formes de l'art florissaient donc à Gand à la grande époque de la splendeur communale, sous l'impulsion des derniers comtes de la dynastie nationale, des premiers princes bourguignons, des communautés religieuses et des riches bourgeois, était-il possible que la peinture sur panneau n'y fleurît pas et qu'aucun spécimen de cette peinture ne fût parvenu jusqu'à nous ?

Avec un esprit de déduction scientifique semblable à celui de Leverrier, découvrant par le raisonnement une planète qu'aucun télescope de son temps ne pouvait révéler, un de nos plus distingués historiens d'art, M. L. Maeterlinck, s'est appliqué à chercher la solution de ce troublant problème (1). Le savant conservateur du Musée de Gand avait eu, depuis longtemps, l'attention attirée par

(1) L. MAETERLINCK. *Une Ecole Préeyckienne inconnue*. Bruxelles Van Oest, 1925, in 4<sup>o</sup>, 124 pages avec 150 reproductions.

un certain nombre de tableaux de tous genres dispersés dans divers musées et collections d'Europe et d'Amérique, tableaux d'une valeur tellement remarquable qu'un des plus pénétrants historiens d'art français, M. Durand-Gréville, n'hésitait pas à les attribuer à Hubert van Eyck, à l'époque où, selon lui, « l'aîné des frères fut le précurseur de Jean et, même, son propre précurseur. » D'autres de ces tableaux étaient attribués au cadet. Or, si ces compositions offrent certains points de ressemblance avec le chef-d'œuvre de l'Adoration de l'Agneau, elles ne peuvent, cependant, à cause de la variété de leur conception et de leur exécution, dénotant des mains différentes, être attribuées à aucun des deux illustres frères. D'autre part, M. Maeterlinck n'était pas sans avoir remarqué la parenté de couleur et de facture entre plusieurs de ces œuvres et les plus belles miniatures du livre d'heures de Turin, terminé pour le duc Jean de Berry dès 1410, soit dix ans avant la commande du polyptyque par Josse Vydt. Plusieurs de ces miniatures reproduisent, très reconnaissables, des vues de Gand. Il n'y avait donc plus à douter : on se trouvait en présence d'œuvres d'une école gantoise préeyckienne dont l'activité s'étendait depuis le milieu du XIII<sup>e</sup> jusqu'aux premières années du XIV<sup>e</sup> siècle. Avec un sens critique très aigu, M. Maeterlinck a fait le relevé de ces divers tableaux, les a étudiés en détails, s'aidant à la fois des textes d'archives et des renseignements que pouvaient lui donner les diverses formes de l'activité artistique gantoise, spécialement celle des batteurs d'or et des médailleurs. Il est parvenu ainsi, sinon à reconstituer l'état civil de ces diverses œuvres, chose quasi impossible à réaliser pour cette époque éloignée, tout au moins à donner à chacune d'elles, avec son caractère propre, la place qui lui revient dans l'histoire de l'art.

Depuis l'admirable *Christ en croix soutenu par Dieu le Père* du Musée de Lyon, tableau remontant au plein milieu du XIV<sup>e</sup> siècle et prototype de plusieurs autres *Crucifix*, conservés à Bruges, à Bruxelles, à Madrid, dans lesquels se font encore sentir les influences byzantines, jusqu'à la *Madoüe dans une église* du Musée de Dresde, devant laquelle prie un donateur vêtu à la mode de 1400, nous assistons à l'évolution de cette remarquable école. Un lien étroit de parenté unit les unes aux autres ces diverses œuvres, dont plusieurs cependant conservent une originalité dénotant dans le chef de leurs auteurs des personnalités artistiques de tout premier ordre. Tel est cet étonnant diptyque de Saint-Petersbourg représentant *le Calvaire et le Jugement dernier*, c'est-à-dire le triomphe de la Rédemption. M. Maeterlinck croit pouvoir l'attribuer à Liévin van den Clite qui avait peint pour la chapelle de la Keure, à l'hôtel de ville, un *Jugement de notre cher Seigneur*. L'œuvre est d'autant plus précieuse que, par son poignant réalisme, elle montre le véritable caractère de l'école gantoise autochtone, si opposé au bon goût et à la mesure dont, sous l'influence de l'éducation française, les van Eyck ont fait preuve dans leur retable. Les figures du Christ et de la Vierge dans le *Jugement dernier* ne sont nullement idéalisées, saint Jean-Baptiste est revêtu d'un sordide costume d'anachorète. Dans le *Calvaire*, le Fils de Dieu meurt en vrai supplicié, la bouche entr'ouverte, grinçant des dents dans le rictus tragique de son épouvantable agonie ; les deux larrons se tortent littéralement dans les convulsions de la mort et, au pied de la croix, la foule grouillante des Juifs au long nez, des juges, des soldats, des bourreaux, réunis pour se repaître du spectacle, font beaucoup plus songer aux hideux comparses du *Portement de Croix* de Jérôme Bosch, au Musée de Gand, qu'à n'importe quel personnage des œuvres des van Eyck.

Ce Liévin van den Clite, hier encore inconnu, se révèle un véritable précurseur. Il faut surtout remarquer le groupe où la Vierge, défaillante au pied de la croix, s'écroule en se cachant le visage. Saint Jean s'efforce de rester stoïque et de consoler cette Mère de douleur ; une sainte femme sanglote et pleure dans son mouchoir ; Madeleine tend ses mains jointes vers le Crucifié et, contraste voulu,

une Juive en turban jout, méprisante, en se tournant les pouces, de cette scène lamentable. Aucune *Pieta* de Roger van der Weyden, que la critique d'art avait, jusqu'ici, considéré comme l'inventeur des *Pamoisons de la Vierge* ne dépasse en intensité d'émotion et en vigueur d'expression ce groupe tragique. De même, la foule des damnés, que saint Michel, revêtu d'une armure, vrai chef-d'œuvre d'orfèvrerie, et debout sur un gigantesque squelette ailé, pousse vers l'enfer, fait présager le genre où excelleront, plus tard, Jérôme Bosch et Pierre Bruegel le Vieux. Au milieu des démons, aux formes à la fois burlesques et hideuses, on voit se débattre, dans un pêle-mêle grouillant, force moines, évêques, abbés mitrés et même un roi. Van den Clite peut donc être considéré comme l'annonciateur du genre diabolique et satirique qui, un siècle plus tard, aura tant de succès dans nos provinces.

Dans le catalogue de l'œuvre préeyckienne reconstitué par M. Maeterlinck, il convient de s'arrêter aussi à un autre tableau des anciennes galeries impériales de Saint-Petersbourg : l'*Annonciation dans une église*. S'il existe des chefs-d'œuvre d'un style plus élevé, dit l'auteur, il n'en existe guère qui dépassent cette peinture par le charme des valeurs et de la couleur, comme par la perfection de la perspective aérienne. Certains critiques ont attribué ce chef-d'œuvre à Hubert van Eyck, d'autres à Jean. Mais M. Maeterlinck n'a pas de peine à démontrer la fausseté de ces attributions ; rien dans l'œuvre connue des deux frères ne peut être comparé à cette *Annonciation*. Jamais les van Eyck ne se sont préoccupés à ce point de recherches de clair-obscur et d'effets de lumière ; « jamais ils n'ont donné dans cette admirable gaucherie des primitifs, ni dans ce raffinement de détails qui fait songer déjà aux petits maîtres hollandais ». Il suffit pour s'en convaincre de comparer le vitrail fait de verres lenticulaires peint par Jean van Eyck dans le tableau du Chanoine van der Paelen, au Musée de Bruges, avec les vitraux du même genre qui éclairent le fond de l'*Annonciation*. Dans le premier, tous les disques de verre, bien que très justes d'aspect, se répètent exactement, d'après la formule que le maître s'est composée, tandis que, dans le tableau de Saint-Petersbourg, chaque « fond de bouteille » diffère de son voisin par quelque petit accident de lumière ou d'ombre et acquiert ainsi une vraie individualité. Semblable souci se remarque dans tous les détails, particulièrement dans la figure de l'ange, et prouve que nous nous trouvons devant l'œuvre très personnelle d'un artiste inconnu, dont cependant la valeur suffirait, seule, à faire la gloire d'une école.

Par son remarquable travail, M. Maeterlinck est ainsi parvenu à combler l'hiatus qui séparait les grandes fresques gantoises de la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, du plein épanouissement, cent ans plus tard, de l'incomparable génie des auteurs de l'*Adoration de l'Agneau*.

Les recherches faites pour aboutir à la solution du problème, non résolu avant lui, de l'origine de l'art des van Eyck ont permis à M. Maeterlinck de confirmer une constatation non moins intéressante au point de vue de l'histoire de notre art national, c'est celle de l'importance de l'influence française sur la formation et l'évolution de notre école flamande primitive.

La Flandre, à cette époque, comme de nos jours, était aux avant-postes de la civilisation latine. Par la vallée de l'Escaut, le courant artistique, parti des rives de la Seine, se répandait dans toute la Flandre, nonobstant la différence de langue. Ce fait prouve, une fois de plus, le peu d'importance relative du facteur linguistique dans l'ensemble de la vie supérieure, l'idiome n'étant que l'outil de la pensée et ne pouvant jamais aspirer à être la fin principale de l'activité intellectuelle. C'est surtout à Gand, ville riche entre toutes, où la cour comtale, le patriciat urbain et les grands industriels et marchands fournissaient des mécènes éclairés, que cette activité artistique franco-flamande trouva un milieu favorable. Aux qualités solides, mais parfois trop réalistes, des peintres et ima-

giers flamands, l'éducation française apportait le sens de l'élégance et de la mesure. Cette influence latine ne détruisait pas l'esprit autochtone, mais se combinait avec lui d'une façon harmonieuse sans rien lui enlever de ses caractères propres. C'est à cette double formation que les van Eyck doivent la pondération, la noblesse et le bon goût, joints à l'originalité et à la puissance, qui caractérisent leurs œuvres. Il est même curieux de constater comment, dans les diverses parties de *l'Adoration de l'Agneau*, les deux influences peuvent être retrouvées à des degrés différents. Il suffit de comparer l'expression éthérée, mais sans mièvrerie, des anges musiciens, avec le réalisme, sans trivialité, des anges chanteurs pour constater que les premiers dérivent de l'esthétique française, tandis que les seconds sont influencés par les traditions de l'art autochtone.

Les van Eyck, tout en étant l'aboutissement grandiose de l'école primitive gantoise, n'en sont pas moins représentatifs de la pénétration artistique française en Flandre et ce point d'histoire de l'art méritait d'être mis en lumière d'une façon aussi irréfutable que l'a fait M. Maeterlinck.

Il est d'autres aspects encore de son bel ouvrage qui méritent l'attention, notamment le chapitre dans lequel il expose les nombreuses causes de la dispersion ou de la disparition des tableaux de l'école préeyckienne gantoise. Il donne de très curieux détails sur les déprédations des iconoclastes et des séides de la dictature calviniste d'Hembyse et de Ryhove. « Ceux-ci, dit-il, inaugurant le système des teutones *Centralen*, vendirent ou ruinèrent les dernières œuvres épargnées lors des premiers troubles religieux, transformèrent les riches églises et chapelles des couvents de Gand en casernes et en écuries, où leurs soudards eurent tôt fait de consommer le crime. Si l'on songe que cette iconoclastie officielle a duré vingt ans, on ne s'étonnera pas que jusqu'au souvenir de la brillante école gantoise primitive ait fini par s'effacer. »

M. Maeterlinck, comprenant que dans les études d'histoire et de critique d'art, les commentaires les plus savants et les aperçus les plus judicieux doivent être appuyés sur les documents graphiques de façon à parler à la fois aux yeux et à l'esprit du lecteur, s'est montré extrêmement généreux dans l'illustration de son bel ouvrage. Aidé par l'éditeur Van Oest, dont on connaît la compétence en la matière, il a illustré son livre de 85 planches donnant un total de 120 figures. Il n'est pour ainsi dire pas d'œuvres dont il parle sans y joindre une reproduction parfaite et nous nous trouvons ainsi en présence, à la fois, d'une histoire et d'un album permettant d'étudier l'évolution des arts plastiques gantois depuis le XIII<sup>e</sup> jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle. A tous les points de vue, M. Maeterlinck satisfait les plus exigeants et mérite les plus grands éloges pour la façon magistrale dont il a su tirer des ruines d'un passé, si lointain qu'on pouvait le croire définitivement aboli, l'école préeyckienne gantoise « chaînon perdu qui rétablira la liaison authentique de l'esthétique du siècle d'Artevelde à l'éblouissante école primitive belge du siècle des van Eyck. »

Vicomte Ch. TERLINDEN

Professeur à l'Université de Louvain.

La conférence de M. Antoine Rédiér : SI LES CHEVEUX D'ÈVE REPOUSSERONT... paraîtra dans notre prochain numéro.

## Pour le cercueil de Ladislav Reymont

Qu'il fait froid, dans notre vieil Autun, cet après-midi du dimanche 6 décembre. Qu'il fait froid et qu'il fait beau ! Hiver atroce, hiver splendide. Le cher grand Reymont, dont j'attends une lettre depuis quelques jours avec inquiétude, fait dire plaisamment à l'un de ses personnages : « C'est la plus fraîche nouvelle de la rue. » Ce froid extraordinaire est, en effet, l'événement « sensationnel » de notre coin perdu de province. Quoi de plus dans cette existence morte ? Une vente de charité, la réparation du paratonnerre de la cathédrale, le coq du clocher qu'on a descendu à cette occasion, qu'on a redoré à neuf, que l'évêque a béni à la grand'messe, qu'on promène en ville de maison en maison, et qui m'a rendu visite ce matin. Ah ! si Reymont avait vu ce coq, étincelant, tout enrubbanné, comme un consert...

Je fais un tour par la campagne toute proche, afin de profiter des belles heures. Et devant les splendeurs du décor hivernal, le souvenir de Reymont me revient encore. L'hiver polonais surgit à mes yeux et les pages du maître admirable dont la palette connaissait toutes les couleurs des saisons, chantent dans ma mémoire :

« Sur l'infinie blancheur des plaines, les villages égrenaient leurs chapelets de maisons basses qui soufflaient paisiblement l'haleine rose de leurs fumées... Une paix souveraine régnait dans ce grand jour glacé. Le silence était plein de frémissements secrets, de scintillements, de rayons, d'une joie magique, vivifiante... »

Mais le soleil se cache et je rentre frileusement pour lire mes journaux près du feu. Trois lignes, au hasard, à la « Dernière heure » des *Débats* : « Varsovie le 5 décembre. L'écrivain polonais Ladislav Reymont, lauréat du prix Nobel, est décédé cette nuit. »

Reymont est mort... Dans mon désarroi de stupeur et de chagrin, je me demande comment il a pu mourir, cet homme que je savais au bord de la tombe, depuis des années. Je me dis stupidement : Pourquoi est-il mort, puisqu'il devait m'écrire ? Et il y a au fond de mon âme comme un vague reproche pour l'illustre aîné, l'ami, le protecteur qui m'abandonne ; il y a comme une terreur sourde devant le sort impitoyable qui est enfin venu à bout de cette prodigieuse volonté.

Le premier mot qu'il m'a dit quand je l'ai vu pour la dernière fois, en avril passé, à Paris, me tinte aux oreilles : « Monsieur Paul, pourquoi n'y a-t-il pas moyen de vivre ? » Et un passage de ses lettres, si cordiales, si affectueuses, m'étreint jusqu'au sanglot : « ... me rassasiez le cœur de vous. »

*Wami*. Il me parlait familièrement, comme à un camarade, à la seconde personne, du pluriel qui est, en polonais, la forme intermédiaire entre le tutoiement et la troisième personne de la politesse courante.

Je le revois, dans sa chambre d'hôtel du quartier de la Madeleine, naletant, brisé, happant l'air comme un poisson hors de l'eau, retenant longuement mes mains dans les siennes, ses yeux désorbités brouillés de larmes, et ce pli des lèvres qu'il avait si caractéristique sous le coup de l'émotion, navrant. « Monsieur Paul, pourquoi n'y a-t-il pas moyen de vivre ? »

Et Paris venait de le fêter. Il venait de passer une heure avec Frédéric Lefèvre. Le monde des lettres, des arts et de la politique s'était réuni autour de lui en un banquet d'honneur. Son nom courrait toutes les revues. Il avait sur sa table des piles d'exemplaires de la belle traduction de ses *Paysans*, par Franck L. Schoell. Il combinait avec moi d'autres projets, il en avait « des montagnes ». ... Pourquoi n'y a-t-il pas moyen de vivre ?

Mais à peine ai-je le temps aujourd'hui de songer à tout cela,

que des dépêches m'arrivent, me demandant d'écrire sur sa vie et son œuvre.

La petite chose, dans ce grand deuil, qu'un article de littérature! Sa vie, d'autres, mieux renseignés, l'écriront. Elle sera parmi les plus curieuses, les plus exemplaires, les plus humaines de ces « vies d'hommes illustres » qui charment et instruisent. Celui-ci a vu tant de milieux sociaux, parcouru tant de pays, recueilli tant d'expériences. Reymont en cinquante-sept ans, a vécu tant de vies.

Son œuvre, elle appartient au patrimoine de l'humanité. Il vaut la peine d'apprendre la langue polonaise pour la comprendre et la goûter pleinement. Elle mérite d'être interprétée et répandue par tout le vaste monde. Elle offre un thème d'étude inépuisable à qui sait analyser les ouvrages de l'esprit, et l'inépuisables ressources de jouissance pour qui sait prendre plaisir aux beautés de la nature et de l'art. Cette œuvre renferme l'âme d'un pays et d'un peuple.

Mais d'autres encore se chargeront de rendre l'hommage qui convient au génie du grand disparu. Le temps viendra, de son inventaire. Sa figure se précisera peu à peu dans les hauteurs du monde spirituel, tandis que l'œuvre continuera sa mystérieuse action dans les profondeurs de la vie. Pour l'instant, je ne sais qu'une chose, c'est qu'il est sur son lit de mort et peut-être dans son cercueil, cet ami très cher qui me soutenait de son exemple et de son affection; c'est qu'il ne respire plus ce créateur qui a su animer tant d'êtres de son souffle; c'est qu'il est tombé sur son sillon, comme le vieux Boryna de Lipce, cet infatigable semeur.

Demain, les pompes officielles, et les discours d'apparat. Aujourd'hui, la veillée funèbre, où l'on cause à voix basse en rappelant des souvenirs. Laissez-moi vous conter un peu de ce que je sais de lui.

C'est vers 1907, me semble-t-il, que Casimir de Woznicki, aujourd'hui secrétaire de l'ambassade de Pologne, nous fit faire connaissance à Paris. J'eus aussitôt l'impression du « brave homme » devant cet écrivain déjà célèbre dont je lisais les livres avec admiration. Il aimait la France, les Français. Il entendait très bien notre langue mais la parlait difficilement. Un Français sachant le polonais devait trouver près de lui bon accueil.

La plus ancienne lettre que je retrouve de Reymont, dans mes papiers que je fouille à la hâte est datée de Zakopane, 7 février 1910. Il me propose à traduire une nouvelle qu'il a écrite sur les cruautés des instituteurs prussiens; il s'inquiète de ce que devient son feuilleton aux *Débats* et des mauvais tours que la crue de la Seine joue aux Parisiens.

« Depuis le jour de l'An, nous sommes dans nos montagnes et nous jouissons du plein hiver, c'est-à-dire d'une neige énorme, du silence et de la solitude. Naturellement, nous nous réjouissons à l'idée de revoir la France. Car nous arriverons en mai et comptons rester tout l'été, quelque part au bord de l'océan et peut-être tout l'hiver à Paris. D'autant que je me mets à un grand travail historique. Je projette d'écrire tout un cycle de romans sur le fond de nos anciennes révolutions. Et comme c'est à Paris que je me sens le mieux et que je suis bien là-bas pour travailler, j'y resterai un bon moment. J'espère que nous pourrions nous rencontrer plus souvent et bavarder à notre aise... »

Je le revis, en effet, dans ce Paris où il se trouvait si bien. Sa santé qui commençait déjà à s'altérer, exigeait de grands ménagements. Il écrivait son « 1794 ». Est-ce alors que nous nous rencontrions à la Bibliothèque Polonaise du Quai d'Orléans? Je le revois, jetant sa cigarette avant d'entrer, puis, enveloppant d'un geste dédaigneux toute cette cité du livre : « Brûler tout cela ! » Mais, il riait sous ses lorgnons. Car, il nous arrivait souvent de discuter à propos de livres. Il me reprochait de lire trop et de n'écrire pas assez. Mais, d'autre part, quand je lui faisais honneur de tirer tout « de ses entrailles », comme dit notre La Bruyère, de n'avoir que sa tête et ses deux yeux, quand je qualifiais *les Paysans*, « œuvre

homérique d'un homme qui n'a jamais lu Homère », il fallait l'entendre crier.

Il avait lu Homère et beaucoup d'autres choses. Que n'ai-je noté ou retenu tout ce qui s'est dit là-dessus d'intéressant entre un chétif ouvrier du médaillon et ce maître à robuste poigne, ce formidable brossier de fresques.

Son inquiète et tendre amitié me suivit pendant toute la guerre. Mais vers la fin de 1924, ce fut à moi de m'inquiéter. Notre correspondance avait repris, plus active, au sujet d'affaires d'édition. Le 29 décembre, il m'écrivit de Nice :

« Ma maladie qui traîne depuis des années semble devenir chronique. Je me défends de mon mieux, je lutte mais les forces commencent à manquer. Elle doit finir par me vaincre. En automne, une fluxion de poitrine est devenue menaçante en raison de l'état du cœur. Je m'en suis tiré comme l'oiseau qui se tire du trébuchet. La Mort m'a encore donné un petit congé. Les médecins m'ont envoyé dans le Midi. Ainsi, me voilà à Nice, au soleil, attendant que cela se remette. Pensez-vous que cela se remettra? Depuis deux ans, je n'ai presque rien fait, je n'avais pas de forces. Maintenant seulement je me ressaisis, je veux me remettre à écrire, d'autant que j'ai des montagnes de projets et que je voudrais encore écrire quelque chose de bon avant de mourir. »

Nous l'avions invité à venir se reposer dans nos montagnes du Morvan.

Il me répond, de Nice, le 18 janvier :

« Si j'allais mieux j'accepterais, non seulement pour me rassasier le cœur de vous, mais pour me repaire les yeux de votre beau pays. Hélas, si je vais mieux, et si j'espère que, d'ici le printemps, ma santé se raffermira encore, je ne pense pas, malgré toutes prévisions, être assez fort pour tenter un voyage en province. Que je le regrette. Voilà une occasion perdue de connaître un peu plus de France. Mais quoi? C'est la nécessité. »

« J'ai reçu la *Revue Bleue* et cette magnifique *Vie Catholique*. Oui, je le dis ouvertement, je suis croyant et catholique. Je ne m'en cache point et ne comprendrais même point quels motifs on aurait de dissimuler sa foi devant les hommes. Je me réjouis de voir que vous servez cette cause avec ardeur. Les temps que nous traversons m'accablent et j'en redoute de pires, mais mon espoir est que peut-être je ne les attendrai pas. »

« Voici ma dernière photographie. Vous recevrez un volume de mes nouvelles de guerre qu'on vient de rééditer. Lisez et écrivez-moi votre impression. »

Car, il travaillait toujours et ne cessait de m'exhorter au travail. Sa plus grande appréhension, lors d'un accident fâcheux qui faillit me tuer au mois de mai, fut qu'il m'empêchât de travailler. Il m'en écrivait, le 30 août, d'un hospice de Poznan où il était en traitement. Les fêtes nationales données en son honneur l'avaient ébranlé, me disait-il, de trop fortes émotions. La gloire achevait de briser ce grand cœur.

Je lui avais envoyé mon portrait. Il m'en remercia le 15 septembre et m'assura qu'il m'a embrassé, en effigie, sur les deux joues. Il se réjouit qu'on « ne voie plus trace à ma mine, de catastrophe, ni de souffrances ». Touchante méprise. La photographie datait d'avant l'accident. Je n'avais alors d'autres motifs de faire mauvaise figure, que les désavantages naturels de ma complexion.

Ce fut sa dernière lettre. Elle me dit que je dois travailler et pourquoi je dois travailler. On la publiera plus tard, quand je me serai montré digne, Reymont, de votre confiante amitié.

J'ai jeté sur votre cercueil ces quelques souvenirs personnels pour montrer combien vous aimiez la France.

Paul CAZIN.



# Les idées et les faits

## Chronique des Idées

### Un héros national MOTTE, par Th. Bondroit

A quoi pense le chanoine Th. Bondroit de retenir l'attention publique sur un héros de la guerre de plus en plus détestée! Nous baignons dans les flots du pacifisme plus atténués que ceux du gulf-stream, nous plongeons dans l'atmosphère saturée de l'esprit de Locarno, nous ne rêvons que désarmement, réduction de l'armée, nos entrailles sont remuées par un amour nouveau, l'amour du Boche, du Boche nouveau, humanitaire et pas du tout revanchard, nous plantons des forêts d'oliviers et réservons la feuille de laurier pour relever certains ragouts, nous trouvons les anciens combattants insupportables et encombrants, et, si d'aventure, nous érigeons un « mémorial » aux morts, c'est d'ordinaire à la condition qu'il soit assez grotesque pour déshonorer leur mémoire.

C'est sous l'empire de ces agréables pensées que j'ai, quand même, entrepris la lecture du « Motte » de M. Th. Bondroit.

Eh bien!... j'ai été empoigné par ce livre qui vous prend au cœur et qu'il ne faut pas ouvrir tard si on ne veut pas passer la nuit en sa compagnie. Et, l'ayant achevé, très tôt, je me suis persuadé qu'il était d'une merveilleuse opportunité.

Oui, il est opportun de rallumer l'aurole au front de Bellone, parce que, si souhaitable que soit la paix, si divine que soit la vraie paix, celle qui descend du ciel, tout de même vingt siècles d'expérience humaine ne peuvent mentir, et il est absurde de s'imaginer qu'on a tué la guerre.

Oui, il est opportun, en face des trahisons de l'art, de dresser dans des monuments littéraires l'image éternellement glorieuse de ceux sans l'effort desquels il n'y aurait plus de Belgique indépendante.

Oui, devant la veulerie des enrichis, devant le flot de corruptions où s'enlise une société décadente, devant la marée montante d'un sensualisme qui menace de tout submerger, devant l'égoïsme qui émascule les énergies, le dilettantisme jouisseur et sceptique qui dissout les croyances, il est d'une suprême opportunité de camper fièrement un pur héros, éblouissant de foi, de bravoure, de toutes ces vertus que fait resplendir la guerre.

Ah! qu'on en dise tout le mal qu'on voudra et qu'on s'apitoie sur ses horreurs, il reste qu'elle est une rude école qui donne aux âmes une trempe sans égale, qui les martèle et les forge sur une terrible enclume. Je ne dis pas qu'elle enfante l'héroïsme, mais elle lui donne un relief et un lustre incomparables.

On ne contempera pas cette figure du capitaine Motte, telle que l'a burinée cet artiste de la plume qu'est M. Bondroit, sans tréssaillir d'admiration, et admirer c'est égaler, a dit Raphaël, sans rougir de ses propres faiblesses et subir la contagion de l'exemple, sans s'éprendre du même idéal et s'entraîner à sa poursuite.

Grosse erreur de s'imaginer que les vertus guerrières sont l'apanage exclusif du soldat, comme si la vie n'était pas un champ de bataille qui en réclame chaque jour l'exercice.

Je m'adresse aux jeunes et je leur dis : Voici une histoire plus passionnante qu'une chanson de geste, c'est un fragment d'épopée qui vous électrisera d'enthousiasme pour tout ce qui est noble et grand, pour la beauté morale, et qui allumera en vous la soif du sacrifice.

\* \* \*

Le héros n'est pas un être fabuleux ou quelque personnage lointain. Non! Léon Motte est de chez nous, de la terre wallonne, de Leernes en Hainaut, de souche paysanne, de race chrétienne, il a fait ses classes au collège Saint-Joseph à la Louvière jusqu'à la quatrième et le reste de ses humanités au collège de Binche. Jusque dans les

turbulences de l'espiègle et les sottes gageures de l'écolier couvait une âme de vaillance. Dans les traditions de sa famille il a puisé la foi, dans l'étude des classiques une sève généreuse, dans les leçons de religion des convictions armées, et par une sorte de germination inconsciente, de toute cette éducation est éclosé comme une fleur, la vocation militaire, la passion de servir son pays par la carrière des armes.

Eh quoi! des jésuitières peuvent sortir des officiers, quoi qu'en ait dit Renan? Assurément, et de nos bons petits collègues, des héros!

Léon Motte fut soldat dans l'âme, jusqu'aux moelles. Il le fut peu de temps, à peine quinze ans, depuis son engagement en 1905 jusqu'en 1921, date de sa mort; mais combien fécondes ces brèves années, ensemencées de gloire!

Au sortir de l'École militaire, bien qu'engagé dans la ligne, il avait été désigné provisoirement au premier régiment d'artillerie, et c'est en cette qualité qu'au début de la guerre il accomplit sa première action d'éclat. Il s'avancit audacieusement avec une pièce sur la ligne des tirailleurs pour canonner Schoorre, et l'attaque ayant échoué, il ne quitta la meule sur laquelle il était juché que lorsqu'elle flamba comme une torche : en sautant de son point de vue il reçut en pleine poitrine des éclats de shrapnells dont l'un cheminant vers le sternum et atteignant le cœur, détermina sa mort, à la suite d'une opération, le 12 février 1921.

Dès 1915, il rentre à l'infanterie, parce qu'il la jugeait l'arme essentielle et la plus sacrifiée.

Esclave du devoir, ce jeune homme de vingt-sept ans révèle tout de suite une supériorité morale qui est sa caractéristique, comme elle le fut de Garcia Moreno : le stoïcisme à la fois rigide et souriant, la peur de la mort radicalement vaincue et maîtrisée, le calme le plus intrépide jusqu'à l'indifférence sous les averse d'obus, l'arrosage des schrapnells, le pilonnage le plus effroyablement torrentiel. La mort ne cessera de le frôler, il sera trois fois au moins grièvement blessé; c'est peu de dire qu'il n'a pas peur d'elle, il voisine avec elle comme avec une camarade et vit simplement dans sa familiarité.

Patrouilleur passionné, il ne connaît pas de sport plus intéressant que de se faufiler par des défilés impraticables aussi proche de l'ennemi qu'il est possible. Artiste de la guerre, il prend à ruser avec le péril imminent, dans les missions les plus hardies, je ne sais quel âcre plaisir, il y trouve comme une volupté secrète. Il tient la vie absolument pour rien et l'exemple pour tout.

Commandant de compagnie, adoré de ses soldats parce qu'il porte comme eux le sac à terre et s'assimile totalement à sa troupe, il l'enveloppe d'une sollicitude paternelle, se fait aimer des Flamands comme des Wallons, il ne leur commande aucun acte de courage qu'il n'accomplisse lui-même avec plus d'audace et de cranerie.

\* \* \*

Ce soldat qui semble bardé de fer, impavide devant la mort, bronzé contre la douleur, qui s'interdit l'ombre d'une plainte, ce pur entre les purs — on appelait ainsi dans son bataillon les officiers d'élite muets sur leurs souffrances et résolulement joyeux, toujours joyeux — cet homme qui incarne le service dans ce qu'il a de plus abrupt, cette conscience altière qui se raidit dans le culte de l'honneur et ne composera jamais avec la lâcheté, cet intransigeant du devoir, il a une spontanéité et j'allais dire une candeur qui est l'esprit d'enfance, il a une délicieuse et exubérante tendresse, une chaleur d'amitié qui fait de lui le boute-en-train du mess des officiers, l'âme de son bataillon, un abandon exquis, une fraîcheur et une vivacité de sentiments qui lui conquièrent tous les cœurs.

Ce chef d'acier pleure toutes les larmes de ses yeux quand il lui faut se séparer de ses hommes, il sanglote devant l'ami qui souffre, il ne se console pas de la mort qui le lui ravit.

Ce catholique pratiquant, qui au cours de la campagne, comme en congé, n'a pas manqué une fois l'occasion de la messe et de la communion, ce calottin entouré de libres-penseurs s'impose à toutes les sympathies par l'ascendant irrésistible de la droiture, du courage, de la fidélité. Il fait honneur à sa foi par la dignité de sa vie comme par la distinction de son éducation et l'étendue de sa culture.

Léon Motte aurait pu répéter le mot de Godefroy de Bouillon : « Je suis fort parce que je suis chaste. » Aux officiers réunis autour de son petit feu, il ne se gênait pas pour faire cette observation : « Quand on a encore ses parents, et qu'on les aime, quand on a une fiancée et qu'on l'aime (c'était son cas), quand on eut une sainte mère, et qu'on la croit à vous regarder du haut du ciel, on est facilement chaste. »

Cette rare vertu au s'in de la licence des camps s'irradiait de toute sa personne et donnait à son entourage comme l'impression physique de la présence divine en lui. Elle rayonnait de son âme avec assez de force pour en illuminer d'autres et, de fait, sa foi fut conquérante comme celle d'un apôtre.

Il aimait la société de jeunes religieux et de séminaristes dont il respirait volontiers comme le parfum d'édification, il sentait Dieu dans ces coeurs jusqu'à nous peindre ainsi son ravissement : « La meilleure preuve qu'Il se cache dans l'Hostie, c'est qu'Il se montre là », c'est-à-dire chez ceux sur le front desquels se reflète la vie divine.

Après cela, après l'avoir vu récitant chaque jour son chapelet « qu'il n'eût point manqué pour un empire », s'approchant avec ferveur de la table sainte, regardez donc, c'est bien le même : seul, sans ordonnance, accompagnant, au petit jour, la première vague d'assaut, à la grande offensive du début d'octobre 1918, bondissant revolver au poing et criant aux amis du bataillon : « C'est la fête ! Ils sont f... », quand il fut touché par un éclat d'obus. C'était à Oost-nieuwkerke. Regardez-le encore, à sa dernière patrouille, le 10 novembre, veille de l'armistice, en route vers l'Escaut, grimper sur la berge avec ses hommes, tous debout et chargés d'un radeau, quand, soudain, les mitrailleuses ennemies, par trois fois, lancent toutes ensemble leurs chapelets de balles vers ces cibles humaines, qui, trois fois, se laissent tomber et rouler dans le fossé, parmi les accès de rire et les bons mots de Motte couché sur le dos et charmé de voir sa compagnie ainsi échapper à un aussi beau massacre.

\* \* \*

Ne vous méprenez pas : il n'y a pas deux hommes en lui, dans ce frère de Psichari, dans notre petit Mangin, comme on l'appela encore, le héros et le chrétien ne font qu'un. C'est la foi qui exalte le soldat, c'est la religion qui l'élève au-dessus de tous les périls, confère à l'esprit la souveraineté sur les sens, et pare d'un rayon divin toutes les trivialités, tous les ennuis, toutes les souffrances de la guerre. Le secret de cette fougueuse vaillance et de cette sublime intrépidité, le secret de cette gaieté énorme qui se rit de toutes les infernalités des plus affreuses rencontres, qui transforme les horribles tranchées en lieux de plaisir, qui lui fait trouver dans le spectacle de toutes les laideurs, révoltantes pour un Barbusse, je ne sais quelle merveilleuse beauté, ce secret, c'est la puissance transfiguratrice de toutes les douleurs, c'est, plus que l'amour du métier, c'est l'amour du sacrifice, la soif de l'immolation, la passion du martyre.

Je crains bien, en dégagant la philosophie de ce beau livre de M. Bondroit de l'avoir trahi en le défigurant. D'un bout à l'autre, ces pages sont un pur enchantement. Récit alerte, vivant, pittoresque, étincelant d'esprit, vibrant d'enthousiasme, où l'intérêt ne fait que croître par la variété du ton, où souvent la parole est laissée au héros lui-même qui se peint au naturel avec une verve intarissable. Jamais la narration ne languit, jamais l'éloge ne tourne au panégyrique enflé ou ne s'alourdit de dissertations. C'est enlevé de main de maître avec un brio tout martial qui n'exclut pas l'écriture artiste.

Une seule réserve : l'illustration du volume le dépare, presque, par des « bois » d'une charge caricaturale auxquels le goût artistique si connu de l'auteur substituera, nous l'espérons, pour une prochaine édition, un beau portrait du héros.

J. SCHYRGENS.

## ALLEMAGNE

### Quelles furent les causes de la défaite allemande?

D'après un article du *Frankfurt Zeitung*.

Une nombreuse réunion républicaine a eu lieu à Francfort-sur-Mein. M<sup>e</sup> Hirschberg, défenseur de la *Munchner Post*, dans le récent procès dit du « coup de poignard dans le dos », à Munich, parla le premier et proclama que la légende du « coup de poignard » était morte. Les véritables coupables de la défaite allemande n'en ont que plus mis à découvert. En premier lieu, c'est la prépondérance de la puissance militaire sur le gouvernement civil. « Tant pis pour le chancelier », disait, dans l'automne de 1914, le général Kessel en interdisant un article de l'historien Delbruck, publié d'accord avec le chancelier Bethmann-Hollweg. Plus tard, c'est Ludendorff renversant Bethmann, c'est le grand état-major écartant le ministre des Affaires étrangères von Kuhlmann et ainsi de suite. Le haut commandement ne connaissait, dans le domaine politique, aucune entrave.

Seconde cause de la défaite : entrée de l'Amérique dans la guerre aux côtés des ennemis de l'Allemagne. On sait que, après la décision du conseil de la couronne allemande en faveur d'une guerre sous-marine sans restrictions, Bethmann-Hollweg prononça devant M. von Reischach ces paroles : *Finis Germaniae*. Pourquoi cette décision fut-elle prise ? Parce que, à la séance du conseil de la couronne l'amiral von Holtzendorf avait donné « sa parole d'honneur d'officier de marine » que pas un Américain ne mettrait pied sur le Continent ! Von Capelle, secrétaire d'Etat à la marine, déclarait en plein Reichstag qu'aucun navire américain ne pourrait traverser l'océan. En fait, un seul transport de troupes fut torpillé, et 2 millions d'Américains se trouvaient au front en novembre 1918 ; en juillet 1919, il y en aurait eu cinq ; dix mille avions américains survolaient le front au moment de l'armistice. Les Américains disposaient, en outre, d'une quantité énorme de gaz. Contre cette prépondérance écrasante l'armée allemande, cette armée que le professeur Cossmann a diffamée (cris d'indignation dans l'assistance) s'est battue avec un mépris de la mort sans exemple : 225,000 tués et blessés devant Verdun, 420 mille depuis le 18 juillet jusqu'à la fin de la guerre.

Au moment où l'armée allemande faisait preuve de tant d'héroïsme devant Verdun, l'annexionisme allemand manifestait de plus en plus son activité délétère. Une « Union pour une victoire rapide sur l'Angleterre » était fondée qui préconisait une paix victorieuse et répandait, à des centaines de milliers d'exemplaires, des feuilles volantes demandant l'annexion de la Belgique, de Briey et de Longwy, de l'Egypte et du Soudan, de Tunis et du Maroc. L'Union voulait que l'armée allemande se battît jusqu'à ce qu'il pût être donné satisfaction à ce programme insensé.

Le docteur Hirschberg a fini en citant ces paroles de Lincoln : « Un peuple entier ne saurait être éternellement dupé ».

Le général von Deimling dit que c'est l'effondrement nerveux de Ludendorff qui fut cause de ce que l'Allemagne renonça à la lutte, mais démontre que la victoire sur le front était quand même impossible. En novembre 1918, 4 1/2 millions de troupes alliées faisaient face à 2 millions d'Allemands. D'innombrables contingents américains débordant de santé et de vigueur encourageaient les Français à la résistance, leur insufflaient l'énergie. L'Allemagne envoyait à leur rencontre des réservistes affamés auxquels manquaient l'enthousiasme et l'élan. L'armement ennemi était de beaucoup supérieur à l'armement allemand. Le nombre des avions alliés était trois ou quatre fois supérieur. L'Entente avait 103 divisions en réserve ; les Allemands, 17 seulement. Alors que les Alliés avaient à leur disposition toutes les ressources de notre planète, l'armée allemande était déguenillée et affamée. L'armée franco-serbe d'Orient s'appretait à marcher sur l'Allemagne à travers l'Autriche et la Tchécoslovaquie. Les Italiens ayant pénétré dans le Tyrol, l'arrière du front allemand était donc menacé. C'est dans de telles conditions que le haut commandement exigea qu'un armistice fût demandé. Foch, avec 32 divisions françaises et américaines, allait déclancher une nouvelle grande offensive le 14 novembre. « Une catastrophe s'en serait suivie, en présence de laquelle Sedan eût été un jeu d'enfant. » La région industrielle de la Ruhr eût été détruite à l'aide de bombes empoisonnées. Les armées interalliées auraient opéré leur jonction dans le sud de l'Allemagne, qui aurait alors appris à ses dépens ce que vengeance veut dire. On peut dire que la Révolution a rendu un gros

service à l'existence du peuple allemand en empêchant cette lutte insensée de continuer.

Dès la Marne le vieux général Haeseler faisait seller son cheval en disant : « Je rentre chez moi, à Hannekop : la guerre est perdue ». La guerre de position qui succéda à la Marne était éminemment désavantageuse pour l'Allemagne, l'adversaire pouvant utiliser pleinement sa prépondérance en matériel. Même si les Allemands avaient réussi à percer le front au printemps de 1918, ils eussent été arrêtés par une nouvelle avalanche de matériel de guerre. La guerre était désormais sans issue : seule une paix de conciliation intervenant au moment voulu aurait pu sauver l'Allemagne.

Le député L. Haas a parlé ensuite en termes ironiques de la sentence de Munich. Un républicain a attaqué un adversaire de la république : il va de soi qu'il ne pouvait qu'être condamné à une peine rigoureuse. C'est que l'honneur des républicains est peu considéré en Allemagne. Haas a ensuite pris violemment à parti le haut commandement et les « imbéciles qui, à l'heure du plus grand péril pour l'Allemagne, voulaient annexer la moitié de l'univers », imbéciles que d'aucuns voudraient couvrir.

Le « front » dont l'avis était si souvent invoqué ne pensait pas à conquérir la Belgique : il ne voulait qu'une paix honorable.

Le social-démocrate Scheidemann, ancien ministre, a parlé en dernier lieu. Il est faux, a-t-il dit, que l'Allemagne soit seule coupable de la guerre. Il est inexact qu'elle ne le soit à aucun degré. Le 13 juillet 1914, l'ambassadeur d'Allemagne à Vienne mandait à Berlin qu'il faisait tout pour empêcher de la part de l'Autriche un geste irréversible. Guillaume II écrivit en marge de la dépêche une annotation se terminant ainsi : « Ischirschy doit cesser cette ineptie. Il faut en finir avec les Serbes et vite. Guillaume. »

La réunion a été clôturée par la lecture d'une lettre de l'ex-vice-chancelier Payer, énumérant ainsi les causes de la défaite allemande :

Le fait que le haut commandement ne fut pas à même, malgré toutes ses victoires, d'empêcher que sur le plus important des fronts la guerre de positions ne succédât à la guerre de mouvements.

Le fait que les ennemis de l'Allemagne avaient à leur disposition les approvisionnements et les ressources de la terre entière.

L'arrivée des renforts américains.

L'insuccès de la guerre sous-marine malgré toutes les promesses.

Les tanks auxquels les Allemands ne pouvaient opposer rien de semblable.

La façon peu satisfaisante de l'alimentation sur le front et à l'intérieur.

La défaite des alliés de l'Allemagne.

La dépression morale causée par quatre ans de guerre, par les pertes, par l'appréhension qu'inspirait de plus en plus l'issue de la lutte.

Le peu de confiance qu'avaient fini par inspirer le haut commandement et ses communiqués.

Le fait que les sacrifices demandés au combattant du front étaient bien différents de ceux qu'on demandait à l'arrière et aux officiers et qu'à cette différence le combattant devenait de plus en plus sensible.

Le désir de plus en plus grand de paix qui en fut la conséquence.

Le fait que les conservateurs prussiens, d'accord avec le haut commandement, s'attachaient à contrecarrer la réforme électorale solennellement promise à la Prusse par la Couronne et le gouvernement.

Le fait qu'en exigeant soudainement l'armistice le haut commandement allemand révéla à tous, amis et ennemis, l'impuissance de l'Allemagne à poursuivre la lutte.

La réunion de Francfort s'est terminée par des *hoch* enthousiastes à l'adresse de la République.

## IRAK

### La situation

D'après un article de Lord Raglan : La Situation dans l'Irak, dans *The English Review*, d'octobre 1925.

La question de la frontière à tracer entre l'Irak et la Turquie est, quoiqu'en pense la S. D. N., extrêmement simple en elle-même.

Cette frontière ne saurait être de nature « racique », parce que des Kurdes devront se trouver d'un de ses côtés comme de l'autre. Elle ne saurait être économique, car où qu'elle fût tracée, elle enlèverait à Mossoul des territoires dont Mossoul a été un jour le centre commercial. Elle ne saurait suivre le tracé, purement arbitraire, des limites administratives turques. Reste le principe de la sécurité stratégique.

De ce point de vue, le tracé qui s'impose suit la crête des montagnes qui séparent les plateaux du Kurdistan des plaines de l'Irak. Ce tracé permettrait à la Grande-Bretagne de satisfaire aux obligations qu'elle a contractées, quelque peu précipitamment, vis-à-vis des chrétiens assyriens.

Les Turcs voudraient de leur côté prendre pied dans les plaines irakiennes. Leurs raisons ? Les voici :

1<sup>o</sup> Augmenter leur prestige aux dépens des Anglais et provoquer, dans tout l'Irak, un sentiment d'incertitude et de malaise ;

2<sup>o</sup> Etre dans une situation leur permettant, le cas échéant, d'occuper l'Irak avec un minimum de difficulté ;

3<sup>o</sup> Le mouvement nationaliste parmi les Kurdes les préoccupe sérieusement, et ils tiennent à se faire craindre dans la plus grande partie possible de l'Irak kurde.

Il est très douteux que les habitants, pris en leur entier, aient des préférences quelconques. On peut rappeler, à ce propos, que la S. D. N. a rejeté la proposition turque d'un plébiscite.

En 1918, les exactions turques doublées des exigences des alliés avaient provoqué un vif ressentiment contre les Turcs. Deux ans plus tard, une certaine réaction en faveur de ces derniers, s'était produite. Mais aujourd'hui, la Turquie de jadis, bonne ou mauvaise, n'est plus. Il est douteux qu'Arabes et Kurdes soient prêts à sympathiser avec celle de nos jours : ultra nationaliste, à innovations religieuses et à panamas.

A l'égard de l'Irak, il y a, en Angleterre, trois tendances :

La première veut l'évacuation intégrale. Ses raisons : le coût de l'occupation, avec l'improbabilité de se faire jamais rembourser ; la situation difficile où la Grande-Bretagne se trouverait si les Turcs se mettaient en tête, pour de bon, de reconquérir le pays.

La seconde dit : abandonnez Mossoul et Bagdad, mais restez à Basrah. Cela assurerait à l'Angleterre, affirment ceux qui pensent ainsi, l'intangibilité de sa suprématie dans le golfe Persique. Les champs pétrolifères de l'*Anglo-Persian Company* seraient sauvegardés.

La troisième école, qui prédomine dans le cabinet actuel, veut rester dans l'Irak à tout prix et en faire une seconde Egypte. Ils ont peut-être raison ; seulement :

1<sup>o</sup> Il leur faudrait pour cela trouver un second Lord Cromer. La chose n'est pas si facile, surtout aujourd'hui que le télégraphe et le téléphone ont fait table rase de toute indépendance, de toute esprit d'initiative ;

2<sup>o</sup> L'Angleterre est-elle prête à guerroyer, quinze ans durant, sur la frontière Nord de l'Irak, comme elle le fit sur la frontière Sud de l'Egypte ?

3<sup>o</sup> L'Angleterre est devenue de moins en moins populaire en Egypte, où elle ne se maintient que par la force. La même situation se reproduira certainement dans l'Irak, où elle répète les mêmes fautes ;

4<sup>o</sup> Tous les frais de la réorganisation et du développement de l'Egypte ont été payés par l'Egypte même, tandis que dans l'Irak...

5<sup>o</sup> En Egypte, presque tous les avantages que la Grande-Bretagne a recueillis, elle les a partagés avec le monde entier. Si elle fait de même en Mésopotamie, que dira le contribuable anglais ? Si elle adopte une politique contraire, que va dire la S. D. N. ?

Toute demande de changement d'adresse  
doit être accompagnée d'un franc  
en timbres-poste.

Non seulement des sommes énormes ont été dépensées par l'Angleterre dans l'Irak depuis l'Armistice, mais aujourd'hui encore, le budget n'y est pas en équilibre. On pourrait réaliser de fortes économies dans deux directions. Le roi Feïçal, qui coûte fort cher, mais qui n'est ni un roi légitime, ni un roi populaire, ni un souverain capable, ni un homme loyalement dévoué à l'Angleterre, pourrait être avantageusement remplacé par un président de République, touchant des émoluments de 2,000 livres par an.

De grandes économies pourraient encore être faites dans le domaine militaire. Comme l'armée irakienne ne sera à même de se défendre, sans l'assistance anglaise, contre les Turcs ni dans cinq, ni dans vingt-cinq ans d'ici, il serait beaucoup plus simple de prendre acte du fait et de faire de cette « armée » un simple corps d'auxiliaires de la garnison britannique.

Enfin, si les Anglais désirent faire de l'Irak une seconde Egypte, ils devraient commencer par consolider tout le capital qu'ils y ont dépensé depuis l'armistice et grever le budget irakien des intérêts de ce capital en premier lieu.

Grâce à la S. D. N., la Grande-Bretagne est placée devant ce dilemme : ou bien évacuer l'Irak *illico*, faisant connaître ainsi à l'univers entier la peur que lui inspirent les Turcs, lâchant ce qu'elle protège et renonçant à tout jamais à rentrer dans ses frais; ou bien rester dans le pays un quart de siècle encore.

Cette dernière alternative entraînerait, pour le contribuable britannique, des charges intolérables, — à moins d'adopter les mesures recommandées plus haut.

## PARAGUAY

*M. Franz Hirsch, consul général, vient de faire à Vienne, une conférence sur le Paraguay. La Reichspost en publie le compte rendu.*

C'est à l'an 1525 qu'on fait remonter l'arrivée des premiers chercheurs d'or espagnols, sous les ordres de Sébastien Gabotto, dans les territoires faisant partie du Paraguay d'aujourd'hui. En 1542 Ayulus, chef d'un détachement militaire espagnol, battait, le jour de l'Assomption, une tribu d'Indiens indigènes et élevait au même endroit un fort qu'il nommait Asuncion; ce fort devenait plus tard la capitale du pays.

Les conquérants inaugurèrent un régime de terrorisme, lequel prit fin en 1606, avec l'arrivée des Jésuites espagnols. L'œuvre de ces derniers est unique dans l'histoire de la colonisation. En peu de temps, ils faisaient des sauvages indiens un petit peuple pacifique d'agriculteurs, d'éleveurs, d'artisans, de commerçants. Certains de ces ci-devant sauvages devinrent même d'excellents sculpteurs et d'excellents peintres. En ce temps là, le Paraguay avait atteint, comparé aux voisins, un niveau culturel économique très élevé. Cette grande œuvre civilisatrice des pères de la Compagnie de Jésus, prit fin en 1766, lorsque le gouvernement espagnol eût procédé à leur expulsion. Tout l'édifice qu'ils avaient élevé croula. Les quatre cinquièmes des indigènes rentrèrent aussitôt dans les forêts d'où les pères les avaient fait sortir. Des ruines imposantes attestent aujourd'hui encore, le zèle inlassable de ces derniers.

En 1810, le Paraguay se détachait de l'Espagne. Bientôt après, le pouvoir y était pris par une personnalité des plus remarquables.

Elu d'abord consul, Gasparo Francia se faisait bientôt nommer dictateur à vie. Sa politique économique était colbertiste au point qu'il isolait entièrement le Paraguay de l'extérieur. Il était interdit aux étrangers de pénétrer dans le pays, les lettres venant de l'extérieur restaient sans réponse. Francia finit même par défendre aux diplomates l'accès du territoire paraguayen. Le mariage fut supprimé, la propriété privée de même; la volonté seule de Francia était maîtresse. Du moins était-il un fanatique sincère: il mourut sans le sou. Son mérite est d'avoir doté son pays des bases d'une autonomie économique auxquelles son successeur, Antonio Lopez sut donner le développement nécessaire.

Lopez construisit des fabriques, des chantiers, relia la capitale du Paraguay à l'étranger par des lignes de navigation, conclut des traités de commerce, construisit même un chemin de fer, le premier de l'Amérique du Sud. Lopez fit du Paraguay la première puissance militaire du Sud-Amérique.

Ici une femme intervient dans les destinées des peuples. L'Anglaise Elisa Lynch, jolie danseuse au passé ultra-mouvementé, venue à Paris, y fit la connaissance et la conquête du ministre paraguayen à la Cour de Napoléon III, Francisco Solano Lopez, fils du dictateur. Cette intrigue exerça une influence quasi-décisive sur l'histoire de quatre pays. Son père mort, Solano revint au Paraguay et y amena son amie. Celle-ci était ambitieuse, et un empire héréditaire paraguayen ne suffisait pas à ses aspirations. Elle voulut d'un empire latino-américain, embrassant, outre le Paraguay, le Brésil, l'Uruguay et l'Argentine. Plan insensé et qui devait anéantir les fruits d'un travail de relèvement séculaire. Sans provocation aucune et avec un cynisme sans exemple, Lopez déclara la guerre au Brésil et fit jeter en prison son envoyé. L'Argentine ayant interdit aux troupes paraguayennes de traverser la province de Corientes, Lopez lui déclara également la guerre. L'Uruguay se joignit à l'Argentine et au Brésil. L'armée paraguayenne fit preuve, durant la première partie de la guerre, d'un courage admirable, non seulement réussissant à tenir en échec un ennemi vingt fois supérieur en nombre, mais occupant même la province brésilienne de Matto Grosso.

Cependant, ces succès ne furent, ne pouvaient être que passagers. L'armée confédérée commandée par le comte d'Eu, gendre de l'Empereur du Brésil, battit l'armée et détruisit la flotte paraguayenne, et fit sauter Humaita, la première forteresse du pays. Des cruautés terribles maintenaient dans les rangs des troupes une discipline impeccable, mais le cercle de fer des armées confédérées se resserrait de plus en plus. Déjà des régiments de femmes étaient appelés sous les drapeaux, quand, le 1<sup>er</sup> mars 1870, la nouvelle se répandit que des forces brésiéliennes écrasantes avaient battu et fusillé le tyran à Cerro-Corra.

La mort du dictateur sonnait le glas du régime de la Lynch, mais il était trop tard. Le Paraguay n'était qu'un monceau de ruines et avait perdu les 9/10 de sa population. La Lynch avait su amasser des trésors considérables au cours de la guerre, trésors qu'elle avait naturellement expédiés en Europe; elles les y suivit et on n'entendit plus parler d'elle. Son énergie démoniaque avait précipité un Etat florissant dans l'abîme et sacrifié plus d'un demi-million d'hommes sur l'autel de son odieuse ambition.

Aujourd'hui, cinquante cinq ans plus tard, l'héritage sinistre de cette guerre atroce est surmonté en partie seulement. Du point de vue politique notamment, le Paraguay a encore à regagner beaucoup de terrain perdu.

## Catholiques Belges

ABONNEZ-VOUS à

**La revue catholique  
des idées et des faits**

la plus répandue,

la moins chère,

la plus informée

Soutenez notre effort

d'apostolat intellectuel

Un an, 25 francs; six mois, 15 francs.

DEVENEZ MEMBRES DU CERCLE SAINT-CAPISTRAN  
 Cotisations pour 1926 : 5 frs. Membre protecteur : 12 frs. Membre d'honneur : 20 frs.  
 La carte de membre donne entrée aux conférences. N° specimen de la REVUE sur demande.  
 PUBLICATIONS D'ACTUALITÉS QUI ONT LEUR PLACE INDICUÉE DANS TOUTES LES BIBLIOTHÈQUES

**LA LECTURE AU FOYER**  
 SOCIÉTÉ D'ÉDITION, 15, RUE VANDERLINDEN, BRUXELLES.  
 Chèques Postaux 89.217. Téléphone 308.66.

Marcel Anciaux. — <i>Un martyr national. Ph. Baucq.</i> 1 hors-texte. fr. 5.00	>
Léon Arendt. — <i>Christ de Limpias</i> 23 h-t. 3 <sup>e</sup> éd. revue 11-20 <sup>e</sup> mil.	> 4.00
Ignace Beaufays. — <i>Aux premiers jours de l'Église.</i> 6 h-t-texte. ...	> 7.50
— <i>Aux premiers jours de l'Église.</i> 11. S. Paul. 5 hors-texte	> 1.00
— <i>Attirances de l'au-delà dans le P. Valentin Paquay.</i> 4 h-t-texte	> 2.50
— <i>Le chemin de la croix.</i> 4 hors-texte	> 1.00
— <i>Idéal d'Israël et Juifs modernes.</i> 7 h-t-texte	> 1.00
— <i>Chœur de Mahomet.</i> 11 h-t-texte	> 1.00
— <i>Raisonnement virginal de Ste Thérèse de Lisieux.</i> 5 h-t.	> 1.00
— <i>Témoignage évangélique.</i> 1 h-t-texte	> 1.00
Georges Blondel. — <i>La question rhénane.</i> ...	> 2.00
François Braun. — <i>Les Dominicains</i> ...	> 1.00
Cte Carton de Wiart. — <i>Congo d'aujourd'hui et de demain.</i> 25 h-t-texte	> 1.00
Cte Carton de Wiart, J. Renkin, Général Baron Jacques, Th. Gollier, Cte R. de Brieu. — <i>Trentenaire du « Remam Novaram »</i> ...	> 1.00
Alfred Cauchie. — <i>Godefroid Kurth.</i> 1 h-t-texte. Luxe, fr. 5; ordin.	> 3.50
— <i>Cardinal Newman.</i> 1 h-t-texte. Préf. Léon Van der Essen	> 1.00
Gérard Cooreman. — <i>L'Industrie, force nationale.</i> ...	> 1.00
Comte Renaud de Brieu. — <i>Les Actions de travail.</i> ...	> 1.00
— <i>Missions d'Afrique.</i> ...	> 1.00
— <i>Croquis de guerre.</i> 7 hors-texte	> 2.50
Charles Declermont. — <i>Problème du salaire.</i> Préf. P. Rutten	> 1.00
Léon de Kerval. — <i>Le moine guerrier S. Capistran.</i> 1 h-t-texte	> 5.00
Vic <sup>te</sup> Ch. du Bus de Waraffe. — <i>De la barbarie à la décadence.</i>	> 1.00
— <i>Les tribulations d'un intellectuel en Germanie.</i> 6 h-t-texte	> 1.00
— <i>Notre Patrie. Derrière les fils de fer.</i> ...	> 2.00
Théophile Gollier. — <i>La crémation. Pourquoi brûler nos morts?</i> ...	> 3.50
— <i>Les défaillances de notre enseignement. Comment y remédier?</i>	> 1.00
— <i>La réforme scolaire.</i> ...	> 1.00
Georges Goyau. — <i>Rôle civilisateur des missionnaires.</i> ...	> 1.00
Léon Hennebicq. — <i>La marine, force nationale.</i> ...	> 1.00
Hyacinthe Housiaux. — <i>L'agriculture, force nationale.</i> ...	> 1.00
Baron Houtart. — <i>Notre situation financière.</i> ...	> 2.00
Arthur Janssen. — <i>Les Danses modernes.</i> ...	> 1.00
Mer Lammine. — <i>La religion, force nationale.</i> ...	> 1.00
Mer Lamy. — <i>Les Chanoines Prémonstrés.</i> ...	> 1.00
Joseph Lebon. — <i>Débuts de l'apologétique dans l'Église.</i> ...	> 2.00
— <i>Premières controverses ariennes.</i> ...	> 1.00
Edouard Ned. — <i>Les Martyrs de Latour.</i> ...	> 25.00
P. M. Piette. — <i>Réaction de Wesley dans l'évolution du Protestantisme</i>	> 1.00
— <i>Le Cercle St-Capistran. Initiatives, organisation, activité</i>	> 1.00
R. Rome. — <i>Un semeur de sainteté. S. François d'Assise et son œuvre</i>	> 1.00
Jean Valschaerts. — <i>L'art du roman.</i> ...	> 1.00
L. Van der Essen. — <i>La Belgique dans le royaume des Pays-Bas</i>	> 2.50
— <i>Révolution belge et origines de notre indépendance.</i> 14 h-t.	> 2.00
— <i>Les Italiens en Flandre.</i> ...	> 1.00
Norbert Wallez. — <i>La commerce, force nationale.</i> ...	> 1.00
Odilon Wiaux. — <i>La Chine religieuse.</i> 13 h-t-texte	> 1.00

La série complète de 46 livres et brochures, net 80 fr. - 5 séries : 350 fr.  
 La Revue des Conférences du Cercle St-Capistran (10 n° par an) fr. 5.00

## CHRONIQUE NOTARIALE

Étude du notaire DE BRUYCKER, à Chièvres,

**A vendre de gré à gré**

**BELLE MAISON DE CAMPAGNE**

avec 80 ares de parc et jardin en face d'une gare.  
(Région Ath-St-Gislain) Jouissance immédiate.

**à louer de gré à gré**


**PETITE MAISON DE CAMPAGNE**

avec 2 hectares 40 ares de prairie, bâtiments de  
ferme avec une offre de 3,500 francs à Blicquy-  
lez-Leuze.

Jouissance 15 avril prochain.



**COMPTOIR  
D'OPTIQUE**



# Maison BLAISE

FONDÉE EN 1885

**46, RUE DE LA PAIX IXELLES-BRUXELLES**

Lunetterie française et américaine. Exécution rapide  
et soignée des ordonnances de MM. les oculistes.

Même Maison en face au 49  
**HORLOGERIE — BIJOUTERIE — ORFÈVRE**

## A la Grande Fabrique

Maison fondée en 1877 Téléphone 3003

---

Diplôme d'honneur à l'Exposition de Bruxelles en 1910.

# E. Esders

**26, Rue de la Vierge Noire, 26  
BRUXELLES**

•••

VÊTEMENTS POUR HOMMES, DAMES  
ET ENFANTS

•

Livrées et uniformes. - Vêtements de sports  
et voyages. - Lingerie. - Bonnetterie. -  
Ochapellerie. - Ganterie. - Chaussures. -  
Cannes. - Parapluies. - Fourrures. - Modes.

# COUVERTS CHRISTOFLE

## ORFÈVRE



**EXIGEZ :** CETTE MARQUE  
ET LE NOM **CHRISTOFLE**

SUCCURSALE DE BRUXELLES  
58, RUE DES COLONIES

TÉLÉPHONE : 177,87

# GASTON PHILIPS & C<sup>ie</sup>

## OPÉRATIONS COURANTES

Exécution des ordres de Bourse au comptant et à terme à Bruxelles, au courtage officiel, et aux Bourses étrangères aux meilleures conditions.

## PAYEMENT DES COUPONS

## PRÊTS SUR TITRES

Souscriptions sans frais à toutes les émissions. — Renseignements sur toutes valeurs cotées et non cotées. — *Vérification des li res.* — **Toutes opérations de banque et de change.** — *Correspondants sur toutes les principales places étrangères.*

## BANQUE ET CHANGE

**RUE MONTOYER, 4, BRUXELLES**

Téléphones : Direction 352,02 Bureaux 3 3,88 — 319,92  
Adresse télégraph. : PHILTON-BRUXELLES  
Compte chèques postaux n° 7983



**Imprimerie A. Lesigne**

TÉLÉPHONE  
304,33

BRUXELLES

P. B. P. **PETIT-BEURRE  
PAREIN** P. B. P.

Décoration

# G. Veraart

25, Place Van Meyel, ETTERBEEK (Bruxelles)

PEINTURE — DÉCOR  
AMEUBLEMENT

ENTREPRISE GÉNÉRALE  
DE DÉCORATION INTÉRIEURE

# SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE

Société anonyme fondée par arrêté royal du 28 août 1822

**3, Montagne du Parc BRUXELLES**

FONDS SOCIAL :

100.000 Titres de Capital . . fr. 100,000,000

100,000 Parts de Réserve . . fr. 250,628,393

Total . . fr. 350,628,933

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Le service d'agence de la Société Générale de Belgique est assuré en province par ses banques patronnées et leurs agences dans plus de 300 villes et localités importantes du pays.

# SALLE MOMMEN

37, rue de la Charité, BRUXELLES

EXPOSITION PERMANENTE D'ŒUVRES D'ART

MAGASIN de vente de tous les articles pour les Beaux-Arts.

FABRICATION de toiles, couleurs et matériel pour Artistes-Peintres,

SPECIALITÉ : Emballage, transport et restauration d'œuvres d'art. — Gardiennat.

# CORONA

DEPUIS 18 ANS  
ELLE MONTRE LE CHEMIN DU  
PROGRÈS



— ÉTABLISSEMENTS O. VANHOECKE —  
45, Marché-au-Charbon, 45, BRUXELLES

## Caisse Générale de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital : 20,000,000

Réserves : 25,000,000

### TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Comptes de Chèques et de Quinzaine

-- Dépôts de Titres et de Valeurs --

Lettres de Crédit -- Prête sur Titres

- - - Coffres-Forts - - -

### BUREAUX DE QUARTIER :

Place Bara, 14, Cureghem.  
Parvis St-Gilles, St-Gilles.  
Place Saintelette, 26, Mo-  
lenbeek.

Rue des Tongres, 60-62,  
Etterbeek.  
Place Liedts, 18, Schaerbeek  
Rue du Bailli, 79, Ixelles.

## MAISON DU LYNX

34, Rue de la Bourse, BRUXELLES

◊  
Lunetterie  
—  
Optique  
—  
Jumelles  
—  
Baromètres  
◊



◊  
Faces à main  
—  
Articles de luxe  
et  
ordinaires  
◊

Exécution soignée  
des ordonnances de MM. les Médecins-Oculistes

# JGUNTHER

6 Rue  
Thérésienne  
BRUXELLES

Succurs.  
14 R. d'Arenberg  
TÉL: 28586

## Banque de l'Arrondissement d'Anvers

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social :  
Longue rue Neuve, 107-111  
ANVERS

Succursale :  
Rue Théophile Roucourt, 2  
BEROHEM-lez-Anvers

Comptes chèques. — Ouvertures de crédit. —  
Comptes à terme. — Comptes de quinzaine. —  
Caisse d'épargne. — Location de coffres-forts. etc.

QUI S'HABILLE BIEN

S'HABILLE CHEZ

# François Vanderlinden

Rue des Cultes, 17, BRUXELLES

## Tapis Persans

Visitez la superbe collection de  
Tapis d'Orient

21-22, place Ste-Gudule

# G. CARAKEHIAN

LIBRAIRIE SAINT-LUC

## MAISON LIELENS

R. VAN ESPEN-DUFLOT SUCC.

26, rue de la Montagne BRUXELLES

Missale romanum. — Breviarum romanum.  
— Livres liturgiques. — Ascetisme. —  
Grand choix de livres de prières et de  
chapelets. — Imagerie religieuse. —  
Cachets de 1<sup>re</sup> communion.

Typographie — Lithographie. — Reliures.

POUR LE NETTOYAGE  
DE VOS APPARTEMENTS! Employez

## L'électro Aspirateur MARELLI

à roulements à billes

Prix : 695 francs

DEMANDEZ-NOUS  
BROCHURE ET  
DÉMONSTRATION  
GRATUITE

BEIRLAEN & DELEU  
14, rue Saint-Christophe  
BRUXELLES

**CHOCOLAT**

*Le Chocolat  
Duc  
surpasse tous  
les chocolats*



**DU C'ANVERS**

LA GRANDE  
MARQUE BELGE



La Voix de son Maître

La marque qui se trouve sur tous nos  
Gramophones et Disques  
C'est le symbole de la suprématie

Demandez nos catalogues et l'adresse  
du revendeur le plus proche.

**C<sup>o</sup> française du Gramophone**

BRUXELLES  
171, boulevard Maurice Lemonnier  
65, rue de l'Ecuyer  
42, place de Meir. Anvers.



Nos meilleurs vœux pour 1926  
« NUGGET POLISH »

Maison fondée en 1878 **VAN CAMPENHOUT Frères et Sœurs**  
**François VAN NES Successeur**

13, Rue de la Colline, 13 -- BRUXELLES -- Téléph. : 227.64

TYPOGRAPHIE — LITHOGRAPHIE — PAPETERIE — MAROQUINERIE  
FABRIQUE DE RÉGISTRES — COPIE-LETTRES  
CHAPELETS — ARTICLES DE BUREAU — LIVRES DE PRÊTRES.

Usine électrique : 36, Rue Vanderstraeten, 36, Molenbeek-Bruxelles

LA MAISON DU TAPIS

**BENEZRA**

41-43, Rue de l'Ecuyer, 41-43 - BRUXELLES

TAPIS D'ORIENT, ANCIENS et MODERNES.  
— MOQUETTES UNIES tous les tons. —  
TAPIS D'ESCALIERS et D'APPARTEMENTS  
— (divers dessins et toutes largeurs) —

CARPETTES DES FLANDRES ET AUTRES  
— — (imitation parfaite de l'Orient). — —  
TAPIS D'AVIGNON UNIS ET A DESSINS.

*Les prix défient à qualité égale toute concurrence.*

ATELIER SPÉCIAL POUR LA RÉPARATION DES TAPIS